

CÉLESTE LE MAG

Numéro 31

Juillet - Août 2017

PRÉSENTATION

5 ANS !!!!

VOTRE MAG PRÉFÉRÉ SOUFFLE SES 5 BOUGIES !

ET OUI ! IL A VU LE JOUR EN JUILLET 2012 AU RETOUR D'UN VOYAGE À ANDORRE.

QUE DE CHEMINS PARCOURUS DEPUIS CETTE DATE !!! QUE D'EXPLOITS ÉCRITS PAR NOS CÉLESTES !!!

NE DIT-ON PAS QUE LE BONHEUR EST SIMPLE COMME LE MAG ☺

EN ATTENDANT, IL VOUS SOUHAITE DE BONNES VACANCES ET SURTOUT PLEINS DE BONNES CHOSES ... SURTOUT DES CRAPAHUTAGES EN MONTAGNE ...

ET ON SE DONNE RENDEZ-VOUS À JULÉMONT, PATRIE DE NOTRE HOGON, POUR LA PÉTANQUE LE 15 AOÛT ET LE SAMEDI 16 SEPTEMBRE POUR LE TRAIL DU PAYS DE HERVE OU ALORS, LE DIMANCHE 15 OCTOBRE POUR L'ULTRA TOUR DE LIÈGE CHER À NOTRE MADNESS ADORÉ ...

POUR CONCLURE ... N'HÉSITEZ PAS À NOUS FAIRE PARVENIR VOS CR ☺ ... PLUS ON EST DE FOUS ☺



CHAPI

SOMMAIRE

NUMÉRO 31 JUILLET - AOUT 2017

L'ÉDITO DE MADNESS 04

SAXOPHOLIE 05



LA MINUTE PHILIOT'SOPHE 13

LES RÊVASSERIES DU HOGON 25

OFF AUVERGNE BY JEAN-RO 26



GALOPINADES EN TOUT GENRE 29

CORSICA RAID 30



COUP D'POUCE 31

RAID EDHEC 35



SAXOPHOLIE : RÉPONSES DU GAME 39

LUCIEN SCHOEFS :
UNE CÉLESTE DÉCOUVERTE 42

CÉLESTE GAME 45

L'ÉDITO DE MADNESS



5 ans ! Votre mag fête déjà ses 5 années de parution. Malgré quelques soubresauts, il a été tenu à bout de bras par Chapi (merci à lui) et semble à présent avoir trouvé son rythme de croisière. Les rédacteurs sont devenus nombreux et réguliers. Bien sûr, les nouveaux – même occasionnels – sont toujours les bienvenus. Alors, à vos plumes ! Racontez-nous vos envies, vos expériences, vos émotions, vos rêves ! Ce numéro du jubilé vous parlera, entre autres, d'un off en Auvergne, du raid EDHEC et bien sûr, du ~~100~~… 120 km céleste.

A en croire plusieurs biographes d'Adolphe SAX, ce personnage dinantais était un homme d'esprit, obstiné, d'une persévérance à toute épreuve, d'une grande adresse… (H. BERLIOZ – 1942), faisant preuve d'abnégation, de courage physique et de persévérance dont une âme élevée et un grand cœur sont seuls susceptibles (Oscar COMETTANT – 1860).

Coïncidence ou pas ? Il me semble que cette description colle assez bien à un autre personnage de la région de Dinant, pas encore reconnu (mais ça ne devrait pas tarder…). Je veux parler du céleste Michel DAWIRS, mieux connu sous le pseudo de Mercator. Cet homme a du faire preuve de beaucoup d'abnégation, de persévérance, d'obstination pour nous concocter un parcours comme celui de la Saxopholie céleste. Il a aussi mis son courage physique à rude épreuve pour dénicher, reconnaître et valider de nombreux chemins et sentiers. A de multiples reprises, avec sa bande, il a dû remettre l'ouvrage sur le métier.

Ce tracé était une véritable symphonie, d'une beauté rare, variant sans cesse ses accents, avec des notes tantôt très perchées, tantôt très basses. Une partition sans fausses notes, avec des moments calmes, d'autres plus passionnés. Il a même réussi à nous emmener loin d'ici, comme en Provence avec les prairies calcaires, ou sur une autre planète via la grotte de Neptune.

Les témoignages que vous lirez dans ce magazine vous feront partager les émotions ressenties tout au long de ce parcours, certes ardu, mais oh combien magnifique.

Le portrait d'Adolphe SAX figurait sur les anciens billets de 200 francs belges. En guise de remerciement, celui de Mercator ne devrait-il pas apparaître sur les pièces de Célestor ?

Madness

LA SAXOPHOLIE

Le week-end de Pentecôte est synonyme de week-end entre Célestes et surtout de l'organisation de l'année … à savoir le 100 (120 cette année) kilomètres !
Cette année, sous la houlette de Mercator, le QG Céleste s'était établi à Maredret. Un sympathique petit village situé au pied de l'abbaye de Maredsous.

Voici les réactions de différents participants à cette belle balade et j'en profite pour remercier tous les participants (coureurs, bénévoles, …) car ce cru 2017 fut une nouvelle fois grandiose !
Et félicitation à Papy Brossard qui s'impose (l'important n'est certainement pas là) pour la 5ème fois et à Anne Godon, la sœur de …, qui remporte son premier succès :-)

Papy Brossard
J'aime participer à cette édition car personne ne se prend la tête, il n'y a pas de podium, tout le monde reste ensemble après la course !
Cette année, je suis parti naturellement devant sans trop forcer et surtout sans trop savoir si ça allait tenir !
J'ai connu des soucis au niveau de la navigation car le balisage étant light et n'ayant pas de gps, j'ai quelque peu allongé mon parcours :-) Heureusement que j'avais assez d'avance même si celle-ci diminua au fur et à mesure que le parcours avançait … Et mes problèmes d'alimentation n'arrangeaient rien à tout ça !
Mais bon, j'ai tenu et le fait qu'on m'annonce que le duo à 2m 30sec à 7km de l'arrivée m'a reboosté pour savourer cette arrivée Céleste !
Le parcours était tellement exigeant qu'il a fallu que je m'éclipse (comme les 4 suivants) afin de m'allonger (un petit dodo) pour récupérer un petit peu et revenir assister aux arrivées tout en profitant de l'ambiance !



Anne Godon
Ma présence ? C'était comme une évidence: 87KM en 2015,100KM en 2016 et 120KM en 2017. Une progression céleste taillée sur mesure. Le parcours était super varié tant dans ses dénivelés que dans la diversité des paysages rencontrés : des vallées encaissées, des pentes escarpées le longs de magnifiques rochers, les bords de Meuse, de Lesse (plus d'une fois, on s'y serait bien baigné !), les plateaux avec de larges champs parsemés de coquelicots, les vues sur Dinant, la grotte, la citadelle … Pas le temps de trouver le temps long. On y retournera…
Ma journée s'est bien déroulée, un petit groupe s'est rapidement formé avec Victor, Thibaut, Copie puis plus tard Jean-Marc. On est parti sur le même tempo. On a bien eu de petits coups de mou à des moments différents mais l'ambiance était à l'entraide et aux encouragements. On a parlé, on a rigolé et on n'a pas vu le temps passer. Nous sommes restés groupés et un bon rythme s'est maintenu jusqu'à la fin ! Je profite de l'occasion pour dire merci à mes compagnons de route car sans cette entraide et cette convivialité, c'est clair, la course aurait été plus longue.

Droopy

Je me suis inscrit car Méla, ma compagne, est de la région. De temps en temps je la parcours en mode randonnée. Cette 18ème édition était une opportunité de découvrir de nouvelles zones inconnues et à première vue magnifiques. Je ne fus d'ailleurs pas déçu du parcours et de la région ! C'était impressionnant ! Et puis la raison principale de ma participation réside que cette épreuve céleste reste toujours une retrouvaille de bandes de copains qui partagent la même passion. En plus, lors de cette édition, j'ai passé la quasi-totalité de la course avec Galopin dans la joie et la bonne humeur avec les encouragements des supporters ! Que demander de plus ? Vivement 2018 !



Galopin

Il y a beaucoup de bonnes raisons pour s'inscrire à la course céleste. Premièrement car c'est LA course de l'année à ne pas rater : ambiance, retrouvailles, parcours unique, et j'en passe des meilleures. Deuxièmement : obligation familiale, Pater Merca étant trempé jusqu'aux oreilles dans l'organisation ; pas le choix. Troisièmement : bah, je ne savais pas que Papy était inscrit :-) Alors qui sait ...

Car niveau parcours, c'était M-A-G-N-I-F-I-Q-U-E !!! Tout simplement. Exigeant; des chemins magnifiques; une région superbe. Difficile de faire mieux, très franchement !

Ma journée ? Alors ... 10 premiers kilomètres en toute simplicité. Bavardages avec les amis Dac', Droopy et Flamboyant, pendant que Papy filait devant. Du 15e au 30e ... la galère avec des crampes d'estomac sérieuses. En bref, diarrhée carabinée et 5 arrêts minutes forcés sur le bord du chemin. Au 1er ravito je me dis que continuer comme ça sera difficile. Mais qui sait ... Je suis alors 5e et je me dis qu'il serait trop bête d'abandonner là. Sans prétention je continue ... Avec deux Motiliums comme arme secrète. Finalement je rattrape le trio Dac-Flamboyant-Droopy qui papotait au gré des chemins. Je m'incruste, et fini par prendre le large avec Droopy. Nous ne nous quitterons plus pendant les 80 km suivants. Nous avions déjà couru une bonne partie de la Bouillonante à deux. Le duo fonctionnait tip top. Alors pourquoi pas aujourd'hui ? Au 64e km ... alors que je m'arrête une fois de plus pour une pause technique imposée ; Droopy m'attends quelques mètres plus loin. Je sais à ce moment là que nous terminerons ensemble. Ce sera le cas. Nous avançons sans nous prendre la tête, en s'entraînant mutuellement en fonction des hauts et des bas de chacun. Jusqu'au 113e où on nous annonce Papy 3' devant nous. Petit coup de boost, et nous envoyons le maximum avec Droopy pendant quelques kms. Jusqu'au moment ou l'espoir de rattraper Papy disparaît, et nous terminons tranquillement notre belle course.

Je conclurais en disant ... MERCI, tout simplement. Surtout à tous ces anges de l'ombre qui ont fait de ce weekend un succès. Et tout spécialement évidemment à : Papa, Maman, et même Sister M. Une belle aventure familiale.

Dominique Vincent

Pourquoi je me suis inscrite ? Ben... pour plein de bonnes raisons :

- les cent bornes ou miles 'célestes' m'ont assez bien réussi...

- l'ambiance avant, pendant et après est... heu... célestissime

- le côté intimiste vu le nombre de participants

- l'amitié pour le chef d'orchestre et tous ses musiciens, merci Merca

- ... et merci à toute l'équipe locale des GO (que je n'ai presque pas vu ! bonjour et merci à tous !

- la découverte de la région par des sentiers totalement inconnus

- les 'on dit' sur la beauté du parcours

- les retrouvailles annuelles

et encore plein d'autres bonnes (ou mauvaises) raisons...

Superbe découverte de la région. Des paysages magnifiques et sauvages, avec une alternance de chemins monotraces, des champs de vaches... non de moutons, du tout droit dans la pente ce qui rend la

course assez fun. Bon choix de s'équiper de bâtons… Spécialement pour la montée des rochers de Freyr où, bref moment de nostalgie, je me revois à dix ans jouer et crapahuter tous ces sentiers en attendant que mon papa veuille bien m'accorder une... voie !
Je voulais conclure pour dire un immense merci à Merca, La Casta, Ghandi, Béatrice et toute l'équipe. Un tout aussi grand merci aux équipes aux ravitaillements, que ce soit pour aider à changer les chaussettes au ravito1 ou à changer les piles près de La Casta, Béatrice, Ghandi et ... ?
Gada, désolée pour le barbec au ravito... j'aurais pas pu...

Pti froyon
Ma participation ? Ben en ce qui me concerne, la question ne se pose même pas, le w-k de la Pentecôte, c'est w-k celestie, point ! Je me réjouis à chaque fois de votre présence...
J'ai adoré cette édition au niveau du parcours. Nous avons eu de tout, du droit dans le pentu, de la descente, du franchissement, de l'eau, des châteaux, une grotte (!), des réserves naturelles (hein les GOCC !!!), des vues sublimes dans tous les sens et un coucher de soleil somptueux ! Et oui, c'est bien beau d'aller vite les mecs devant mais nous, nous en avons profité ... avec mon pote Poncho Villa (Un grand barbu type hipster, un chouette type). Je n'oublie pas le Geko qui a fait les 100 derniers kilomètres avec nous également, vraiment un souvenir magnifique de rigolades, de "aie !", de râleries, si je résume de la franche camaraderie...
Encore merci à tous pour cette belle édition !



Renaud Godefroid
Il est temps d'enfin structurer ce flot de souvenirs percutants qui m'envahit l'esprit, le plongeant dans une brume onirique enivrante et confortable, quand je replonge dans cette Saxopholie. L'année passée, ce premier ultra dans la stratosphère Céleste à Oster avait définitivement relégué le rendez-vous annuel au rang d'immanquable. Avec en plus une grosse somme de présences agréables, le goût de l'insondable et de l'exploration de nouvelles contrées (géographiques, physiques et mentales), c'est sans grandes hésitations que je décide de répondre présent à l'appel Céleste.
J'avais suivi un programme d'entraînement de 6 semaines pour Spa-Olne, un étudiant en préparation physique avait besoin de cobayes pour son mémoire. L'expérience de la chasse aux allures, minutes, vma, vo2, seuil et autres savantes données m'a plu moyennement. Car malgré tout la progression fût réelle, je suis fier de mon placement sur Spa-Olne malgré la fâcheuse tendance aux écarts bibitifs les jours précédents les échéances. Je me rends compte que depuis tout ça, je m'entraîne sans montre. Sortant de ce bloc à 6 semaines du Saxomassacre, je tempère une semaine puis rempile pour un bloc de 4, cette fois ci de façon complètement débridée, consistante et chaotique comme à mon habitude.



Débarquement sur les lieux, les coupables et les victimes se retrouvent, je suis confiant et détendu. J'appréhende l'expédition du lendemain comme une aventure à vivre plus que comme une course. Cette envie et confiance sont aussi débordantes que les verres de Célestes qui s'enchaînent au coin du bar, probablement un peu trop. L'annonce de Glad me désignant comme « dernier coureur à la buvette » me rappelle à l'ordre. L'horloge alors sur « présent » se braque sur « demain ». Je m'éclipse vers 23h-00h, je ne sais plus. 3 pipis, 4h, 1L d'eau et une soquette plus tard, le bruit des pas sur les gravillons me sortent d'un petit cauchemar malicieux, dans lequel je me réveillais après le départ en catastrophe ...
On sent que la sortie de léthargie s'effectue très calmement au p'tit déjeuner. J'enchaîne les cafés et

entre les bouchées de miel, on discute stratégie de pointe avec Pdm : « Moi j'ai ça » - il me désigne le logo Céleste sur son T-shirt – « On verra jusqu'où ça va me mener ». Pas de plan, on conclut que l'impro est de mise. Je me dis que cette façon d'aborder la course à l'aveugle, me permet d'exacerber le sentiment de devoir s'adapter en temps réel, d'improviser et d'essayer de courir conscient. J'aime aussi ce côté parfois surprenant.

Côté matos je suis parti light. Deux flasques de 500ml et une de 250 (celle de ma mère qui goûta de façon presqu' insupportable le Nivea et le rouge à lèvre quand je la rationnais, assoiffé entre le ravito un et deux). Dans le gilet d'hydratation, une couche, quelques barres que je n'utiliserai que très peu, ma principale source de nourriture sera ce que propose les ravitos avec surplus de Cuberdon. Si bien que les Cuberdons sont devenus mes madeleines de Proust célestes au quotidien.

Merca nous brief, je jette un dernier regard sur la salle, le départ sans histoire nous lance dans la fin de nuit bleu foncée sur les traces de son œuvre. Et j'ai envie de courir.

« Les antiques désirs nomades
Secouent l'habitude et sa chaîne ;
S'éveillant d'un sommeil maussade,
L'instinct sauvage nous entraîne. »
John Myers O'Hara, Atavisme, 1902 (traduit).

Je reste au contact de Glad et Antoine, valeur repère avec qui j'avais déjà fait une bonne partie de l'échappée belle. Victor et Thibaut sont partis devant. Notre peloton se plante dans les premiers kilomètres de 5 minutes, ce qui laisse s'échapper l'idée de recoller avec eux de sitôt. Jusqu'au premier ravito je m'éclate, le parcours est superbe. Il y a Amar avec nous, avec qui j'avais déjà eu l'occasion de faire des kilomètres. Le petit bain matinal dans la rivière, les cordes pour réveiller un peu tout le corps, les descentes abruptes et leurs lots de sensations. Je suis bien. Arrivé au premier ravito je suis content de constater qu'en plus de tous les visages accueillants, les cuberdons sont bien là. Je comprends le triple galop de Glad du kilomètre passé en l'apercevant avec Carine aux petits soins. J'attrape mes bâtons qui attendaient là, on repart, Amar reste un peu et décide de prendre son rythme. Je comprendrais après que ce choix fut fort judicieux. L'effet de groupe gomme un peu les rythmes de chacun, et la fraîcheur m'aveugle, peut être allions nous trop vite jusqu'au ravito 2. Avant d'arriver là, je croise Campari qui partage le même problème que moi, nous n'avons plus d'eau. Je me ravitaille donc bien comme il faut, et rajoute à ma réserve une bouteille avec un peu d'iso pour éviter le piège.

Je laisse Amar, Antoine, Glad et Campari partir. Je décide de rétrograder et redémarre avec un coureur bien sympa avec lequel nous ferons connaissances quelques temps. Lui me déposera, on doit être vers le km 60-70, ça devient mécaniquement inconfortable, donc je sors ma carte maîtresse, bascule attentionnelle infaillible, la musique. Après quelques morceaux je retombe sur Glad et Antoine qui piquaient un somme, ça se regroupe. En arrivant au bord de l'eau, du côté de Dinant on fait une pause. Séance massage (merci Carine), on repart en laissant Glad. On arrive sur un long quai, je décide d'enlever mes slab sense kiki qui commencent tout doucement à se révéler un peu légère pour la foulée détériorée que j'arbore, pour plonger mes jambes dans la Meuse. Je suis bien et je profite de ce petit moment de grâce en laissant filer Antoine (qui m'attendra pas bien loin).

On remonte sur le Ravito 3, ou de délicieux pain-viande sauvent mon système digestif en saturation de bouffe type ravito. Je change de pompes pour repartir en Peregrine, le pied travaille un peu moins, la godasse est plus coriace, parfait.

La partie entre 3 et 4 est la plus laborieuse pour ma part. Antoine à quelques soucis d'irritations, et de douleurs et nous sommes tous les deux bien entamés niveaux gambettes. Du coup le train avance à petit rythme, il devient difficile de courir (cela nécessite à présent un effort de volonté). Arrivé au 4, on se requinque en s'enfilant quelques pilons, j'emporte une poignée de cuberdons, on s'accorde avec Antoine pour repartir, je vois qu'il est bien dans le dur. Mumu et Pierre-Yves durant cet interlude sont passés en mode rapido entraînés par Anne dans le rôle de "Paceuse", ils étaient sur une belle lancée. Je décide de les laisser filer, impressionné. C'est reparti à deux.

Là je repars avec un certain Bob, avec qui je sympathise, on cause pendant les 10km suivant du coup ça passe. On commence à se relancer, et Antoine se cale à son tempo marche commando donc on prend un peu de distance. La nuit tombe, ça bavarde, ça fait plaisir. On se goure quelques fois dans la bonne humeur (ma montre était en train de charger), là paf on arrive à la surprise. Mon père avait réussi à me cacher le fait qu'il tenait ce p'tit ravito. J'vois Gada, Fernand, P'tit Lou, et Thomas, un feu et de la Céleste, je suis au paradis. J'attends Antoine qui arrive soulagé.

On quitte cette bulle à deux, et je sens que j'ai du jus, je dis donc à Antoine que je vais m'envoler pour en finir. Les 7kms suivant se feront à fond de balle, un galop vers le finish. Ma lampe fait signe de faiblesse, le galop s'accentue dans les derniers singles forestiers sombres. J'ai un souvenir de ce bois assez épileptique. S'en suit le tunnel, qui dans l'état dans lequel j'étais semblait surréaliste. Je recolle avec Bob, qui avait continué directement au ravito surprise. Là on arrive dans la salle, les quelques survivants fatigués de l'heure une du matin ovationnent, l'accueil est beau.
Toujours un peu vif sous le coup de l'adrénaline j'en profite, lavé, pour boire quelques Célestes avant de commencer à sombrer dans ce qui s'avère être l'addition d'une courte nuit suivie d'une longue journée. Au réveil, comme d'habitude, les jambes ne sont pas trop détruites à part les tendons d'Achilles sensibilisés qui ont besoin qu'on les laisse tranquille quelques jours. On flâne, on range, on s'en remet une ou deux histoire que l'atterrissage dans nos réalités respectives se fasse de façon fluide. Toute l'équipe autour d'une table pour débattre de l'édition. Pour ma part cette édition était superbe, Mercator nous a cousu un circuit travaillé, ça se sentait. Les postes ravitos où l'on se retrouve complètement pris en charge dès qu'on lâche ses bâtons, la convivialité ambiante, les regards francs, l'expérience qui circule et dont on s'imprègne dans cette communauté, la générosité qui est la clé ici, résultant d'une passion commune qui se transmet et se partage … Bref un résultat unique, qui surpasse le matériellement perceptible pour s'échapper haut et durer. Un beau voyage Céleste.

Bruno Toamain



J'apprécie le trail avec les Célestes, c'est une petite famille précieuse qui aime les terrains d'aventures qui nous propose de très beaux paysages à travers la Belgique. Le week-end de la Pentecôt = Week-End en Célestie
Je ne fus pas déçu car j'ai encore de belles images en tête en traversant cette vallée sauvage et ces villes très caractéristiques.

Jean-Pascal Buche
Pourquoi être présent lors de cette édition ? Pour l'ambiance des organisations des Célestes et le fait que je ne connaissais pas cette région et ce parcours, très très beau.
Sauf un peu trop de tarmac, je sais que c'est pas toujours facile de l'éviter ! Mais ce qui m'a tué le plus, c'est le balisage. Sans GPS, c'était galère à de nombreux endroits !!!!!!!!!!!!!
Pour conclure sur une belle note :-) Super idée les vidéos de la veille…que de bons souvenirs….

Rudy Robert
Je tenais à être présent pour comme chaque année, me préparer pour mon objectif : le Tor cette année.
J'ai trouvé le parcours magnifique ! Un des plus beaux sur les 9 éditions que j'ai fait !
Mais bon, les 20km supplémentaires n'étaient peut-être pas nécessaire! Un grand merci encore pour votre investissement !

Fabian Médart
Pourquoi m'être inscrit ? Jamais 2 sans 3 (à la suite). En réalité je ne me suis pas posé la question, j'ai découvert la grande randonnée céleste un peu par hasard, on s'y est fait des connaissances, on s'y retrouve, on se la vit. La date est entrée dans le calendrier familial, le plan d'entraînement est affiché dans la cuisine, madame qui te dit "Seras-tu prêt, il me semble que tu t'entraînes encore moins que les autres années" et le petiot qui lui répond "Mais non Maman, Papa c'est sa course, il arrive puis il dort dans sa tente". Et c'est vrai que c'est un peu ma course, j'accroche très peu de dossards sur une année, je déteste les classements, je cours beaucoup seul ou en couple, à la trace GPS, perdu dans les bois...
Niveau du parcours : Deux qualificatifs me viennent directement à l'esprit : superbe et exigeant. Superbes, ces vues imprenables sur les vallées, ce mélange de tourisme fluvial et de ruines témoins d'un lointain passé... Exigeants ces 4000 mètres de dénivelé, ces raides descentes sous le regard incrédule des encordés, ces montées à travers tout, droit dans la pente, Dieu qu'il était bon d'avoir pris ses bâtons. Me revient aussi le dernier ravito surprise, la nuit, un accueil, un feu, une saucisse, une bière, c'était presque les vacances!
Niveau gestion de ma journée, un peu avant le premier ravito, j'ai retrouvé un premier poto. Il n'était pas trop

bien et j'ai calqué mon rythme sur le sien. N'ayant jamais parcouru une telle distance, j'ai préféré la prudence. Ravito 3, on embrasse la famille, mon épouse se transforme en paceuse et nous accompagnera pour les 40 derniers. Km 80, on remotive un autre copain, il n'abandonnera pas et avec nous terminera. C'est la première fois que je me retrouve investi de cette mission d'amener au bout, j'aurais peut-être fait 2 bonnes heures de moins, mais qu'importe, on bien discuté, on a bien rigolé, on s'est bien encouragé. Quel bonheur d'arriver à 3 heures du matin et de se retrouver de suite une bière à la main !
Merci à tous les organisateurs et bénévoles, vous vendez du rêve !

Nicolas Amant
Je fais le 100 depuis 2010, j'aime l'ambiance, l'esprit et la découverte d'un nouveau parcours, région,
il me sert souvent de préparation, cette année ce sont les Pyrénées.
J'ai trouvé le parcours super, magnifique ! De loin un des plus beaux qui nous a été proposé depuis quelques années ! Bien que sur la fin, il y a eu 2-3 tronçons un peu plus monotone (longue ligne droite en rase campagne mais ...
Encore un tout grand merci a tous et je vous tire bien bas mon chapeau pour cette belle organisation.



Et pour conclure, place à quelques GOCC'S :

Glacé
La Saxo...
Mon brave Chapi demande les impressions à chaque GOCC ...
... mais qu'est-ce qu'un GOCC?
Qu'a-t-il de plus que tous les autres célestes venant aider à tour de bras?
RIEN!
Qu'a-t-il de plus que tous les participants venant avec leurs sourires?
RIEN!
D'y être pour un petit quelque chose me remplit d'un bonheur incommensurable!
Dans ce monde malade, c'est à chaque fois un immense plaisir de vivre ce week-end céleste!
Bon...je vous laisse....je me plonge déjà dans la carto de l'édition 2018

Alain Stevens
Saxopholies Célestes !
C'était une première pour moi que de seconder les organisateurs fidèles des 100kms célestes.
Dès les premières réunions chez Mercator, l'équipe locale des organisateurs (Mercator, Casta, Gandhi, La Mule, Le Copère, Pepito et moi) s'est directement entendu pour proposer une boucle alliant des paysages variés, le plus de chemin (pas toujours évident car nous ne sommes pas en Fagne..) et un dénivelé généreux. Mercator a proposé un tracé au départ de nos envies et conseils. Il a reconnu au moins 5 fois chaque portion.



Je pense, suite aux avis des participants, que cette édition fut une belle synthèse de nos objectifs dans le sud de notre belle province namuroise.
Les reconnaissances furent l'occasion de réunir tous les organisateurs pour parcourir ensemble la boucle. Nous nous sommes réunis à trois reprises, dont un weekend au Château de Maredret.
Un beau moment Céleste ! Ce fut pour moi l'occasion de mieux connaître les organisateurs de la première heure. C'est lors de ces instants que l'on apprécie la

véritable motivation des Célestes : le plaisir de se retrouver ensemble !
Et puis, le jour J est arrivé très vite.
Le vendredi matin à l'aube, j'ai balisé les 9 premiers kilomètres.
Le samedi, les préparatifs des festivités se sont déroulés gentiment mais efficacement.
Le dimanche matin, j'ai pris le départ. Comme d'habitude, je suis parti très vite, trop vite souvent. Mais cette fois-ci, je n'ai pas trop flanché.
Cela m'a permis de côtoyer les plus costauds d'entre nous et d'apercevoir certaines scènes que l'on voit moins souvent lorsque l'on est dans le peloton. Par exemple, une horde de sangliers avec Papy !
J'ai eu le plaisir d'avoir à mes côtés Vollegaz pendant 50 kilomètres entre les ravitos 1 et 3. Tout comme pendant la Grande randonnée Céleste et surtout La petite Trotte à Léon, il a toujours la bonne parole pour encourager et rassurer. Les kilomètres parcourus ensemble ont permis de faire naître une véritable amitié. Je n'ai pas vu le temps passer avec lui.
Cette journée, comme toute sa préparation, furent magnifiques.
Comme m'a dit Gada, on est content d'y être.
Oui mais quand c'est fini, on attend avec impatience la prochaine occasion de se revoir.
Je ne peux m'empêcher de penser à tous ces beaux moments d'amitié et d'émotion, lorsque je suis de sortie sur nos beaux chemins et que je vois les petits points bleus qui s'effacent gentiment…



Merca
Une édition très spéciale pour moi. Pdm m'avait proposé de créer le tracé pour cette édition 2017. Belle occasion de découvrir notre nouvelle région, autour de Sommière, que je connaissais encore très peu. Belle occasion aussi de se retrouver avec nos amis Célestes et mulets du coin, Casta et Gandhi, Le Copère, Bourriquet, Pépito et la Mule. Rapidement, j'ai une bonne idée du parcours global, inspiré en partie d'un off organisé par Le Copère il y a quelques années et d'un autre organisé par La Mule.
Bourriquet me file la trace de l'Hastrail qui inspirera quelques talus mosans. Et Pépito nous montre quelques jolis sentiers coté Lesse.
Mais il manque pas mal de tronçons. Alors commence une très longue série de recos pour trouver les chemins, pas toujours cartés, pour éviter un bout de route, pour trouver un beau point de vue, parfois juste pour 100 m de chemin caché.
Agrémenté de rencontres sympathiques avec plusieurs propriétaires.
Rapidement, le parcours s'allonge et le cours du chouias s'envole. Qu'importe, les Célestes ignorent les normes. Ce sera donc 120 km.
Mais ces recos, c'est surtout l'occasion de retrouver une amie chère. D'abord pour juste 5 ou 6 km. Puis pour des balades de plus en plus longues et le plaisir de la voir reprendre des forces. Viennent aussi les recos officielles. Les GOCC découvrent le parcours, et j'apprécie leurs commentaires. Et le plus bel hommage in fine vient de Pdm qui s'inscrit in extremis incognito !

Reste la course elle-même. Balisage le vendredi et le samedi. Mabia et Xav viennent renforcer notre équipe, d'autant que Bourriquet court et qu'il n'est pas raisonnable de lui laisser baliser 30 km la veille.
Suivre la course en tête - une grande nouveauté pour moi - avec Madness et Glacé. Ouf, la plupart des coureurs semblent rester sur la trace. Et le temps est idéal, moins chaud que les jours précédents. Malgré quelques sorties de piste et quelques coups de téléphone, Papy reste en tête du début à la fin et termine en un peu plus de 14 heures. Nous attendrons El Behenel jusque lundi matin.
Il faudra bien se séparer après les rangements et dormir un peu. Vivement la prochaine édition !

Pdm
Pour le 100 bornes de cette année, ça fait deux ans que l'on pense à Mercator comme traceur dans sa nouvelle région... On attendait sa pension pour qu'il aie le temps de s'occuper du parcours. On a d'ailleurs voulu donner le nom de Mercatour à la course. Avoue que ça aurait eu de la gueule non? Mais car il n'était

pas seul à organiser et a toujours refusé ; il l'a alors baptisé Saxopholie Céleste, ce qui n'est pas mal non plus... Puis il y a eu les recos, de bons moments de partage et de découverte de sentiers où j'ai vraiment ressenti qu'il y avait une recherche folle et parfois difficile pour créer cet itinéraire. Merca a parcouru plus de 700 kilomètres pour établir le parcours final. Eut égard à son effort, à la beauté du parcours mais aussi aux 1001 services rendus par ce gars si discret, je me suis dit que la meilleur manière de lui rendre hommage était de faire cette course et, même si j'étais moins bien préparé que par le passé, de la faire en donnant le meilleur de moi-même. Je ne savais pas si j'étais capable mais l'amitié renverse des montagnes et je peux te dire que l'émotion était intense dans la dernière côte... Je savais par qui j'allais être accueilli à l'arrivée... Merci à Merca... et à son équipe ;-)
Ca pourrait être aussi être un billet d'humeur.
Ode à l'ami...



GAda
Week end très spécial pour ma part,
Dire adieu à un ami samedi matin, puis se rendre dans l'après-midi a Maredret et se "mettre" dans l'ambiance de la Saxopholies...pas évident.
Saxopholies...quel beau mot pour une vrai folie...
Un super parcours dans une superbe région!
Pour ma part, après 2 "participations" consécutives, cette année, je retourne de l'autre côoté du décor et me propose de tenir le ravito "surprise"... Longue et dure nuit en perspective.
Et bien, elle ne fut pas si difficile que ça!
Après avoir suivi le début de course et Renaud pendant quelques heures, ouverture du ravito et attente des premiers concurrents. Je ne verrai rien d'autre de la course, mais quel plaisir de les accueillir un par un...plaisir partagé...je pense, pour la plupart.
Ambiance jusqu'au milieu de la nuit, puis le calme et pendant les longues minutes d'attente entre chaque concurrent au milieu de la nuit, autour du feu à se réchauffer et protéger des bêtes sauvages par les ronflements tonitruants de Louis qui dort dans sa voiture, faire et refaire le monde avec Fernand...moments merveilleux, moments partagés...
A l'aube, derniers passages...on ferme!
Au revoir et merciiii. Merci aux GO de là bas, de nous avoir fait découvrir leur région.
Région que je n'ai qu'une envie, c'est d'y revenir.





LA MINUTE PHILIOT'SOPHE

Et au bout, il y aurait la mer et ton père

À Darius, notre fils

Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura
Ché la diritta via era smarrita.
(Au milieu du chemin de notre vie
je me retrouvai par une forêt obscure
car la voie droite était perdue.)

Dante Alighieri, Commedia

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !

Paul Valéry, Le cimetière marin

C'est une pièce à la lumière tamisée, à la chaleur douce, à l'atmosphère tranquille et feutrée. Elle a de très larges fenêtres qui ouvrent sur toute la ville, mais elles ne sont jamais ouvertes, de sorte que pas un bruit n'y pénètre de l'extérieur. Les voitures évoluent sur les boulevards sans un son, sans un heurt, comme si le monde n'était plus qu'un spectacle silencieux, retranché. Quand tombe l'obscurité, il y règne un parfum de tranquilité et de nostalgie à la fois. Chaque soir, cela me donne envie de pleurer.

On dirait de petits aquariums transparents, dans lesquels on aurait plié des couvertures. Comme dans ces vivariums où les visiteurs évoluent entre les parois de verre, scrutant pour voir, dans un décor de feuilles et de branches sèches, si quelque chose, un petit animal rare, y est camouflé, on croirait à première vue que rien ne bouge, que rien ne vit. Mais de temps en temps, un petit gémissement ou un léger soupir se fait entendre, un bras remue, une minuscule main se lève, rappelant qu'il y a là, enfouis sous les tissus, de tout petits êtres vivants, à peine nés. Ils sont encore un peu fragiles pour affronter le monde hors des vitres, hors de leur paroi de verre. À l'extérieur, le souffle de l'hiver s'est fait oublier. Rien ne peut franchir les frontières du cocon dans lequel ils s'adaptent tout doucement à la vie.

Darius, mon bébé, y dort.

Je pense à ses cheveux doux et à l'odeur sucrée de sa peau, je pense à ses petits doigts lorsqu'ils se referment sur les miens, à ses grands yeux quand il me regarde et découvre mon visage, lui qui a vécu au creux de mon corps pendant des semaines. Je pense à son père, et à ce qui fond doucement dans ma poitrine quand il prend notre petit bonhomme dans ses bras. Je pense à notre vie d'avant, avant ce Noël-là, si étrange, hors du temps.

Je pense à tous les obstacles franchis, toutes les larmes et toutes les joies, tout le chemin qu'il a fallu parcourir pour arriver à ce but inconnu, voilé, pour arriver ce soir dans cette pièce-là.

Enfin. Mon tout-petit.

*

Darius, c'est à un moment de ce chemin que je repense, ce soir-là, tandis que tu dors dans cette pièce. Un été où nous nous sommes retrouvés, ton père et moi. Il m'aura fallu longtemps pour le raconter. Des années. Cet été-là, je voulais atteindre la mer. Et retrouver ton père.

Je commence à monter au fur et à mesure que le soleil décline. Je fais face à la montagne, le lac dans mon dos s'éloigne progressivement. Je viens à l'instant de quitter Stéphan, qui m'a conduite jusqu'ici, avant de me dire au revoir et de s'en retourner vers la Belgique. Hier, j'ai bouclé mon sac et imprimé à la sauvette toutes les cartes nécessaires pour franchir la distance qui sépare Saint-Gingolph, sur le Lac Léman, de Menton, selon un itinéraire que j'ai choisi et composé, sentier par sentier, pour éviter les parcours trop courus, tel le GR5, et truffer le voyage des endroits que je crois être les plus beaux. Rien de bien préparé : je pars avec quelques affaires sur le dos – le moins possible –, sans assistance, sans rien de programmé pour me loger. J'ai quelques jours devant moi, une petite quinzaine au maximum, si je touche la plage plus tôt ce sera tant mieux, je ne cherche pas le record de vitesse mais je sais déjà que je courrai quand je le pourrai, que je dormirai peu et n'importe où, je sais que j'aime traverser l'espace aussi rapidement que possible et sentir dans les descentes le vent s'emmêler dans mes cheveux. J'ignore combien de kilomètres me font face – 550, d'après le calcul fait après coup –, à ce stade je m'en fiche. Je me sens d'humeur à prendre ce qui vient, l'à peu près et l'inconnu. Et comment je rentrerai chez moi quand je serai à Menton – si j'y arrive – est une question dont j'ai décidé de ne me préoccuper que lorsqu'elle se présentera.

Darius, dans ma tête, cela fait des mois que le projet s'est formé et que je ne le lâche plus. Traverser les Alpes, du Léman à la Méditerranée. Un périple qui m'impressionne par ce qui m'apparaît comme son énormité, la beauté grandiose des géants de pierre avec qui je flirterai, un parcours qui me parle par sa symbolique, sa charge émotionnelle – finir au bord de la mer… Il faudra être le petit poucet et enfiler des bottes de 7 lieues pour passer par dessus les sommets. C'est ce que je veux faire de mon été, c'est là que je veux être, c'est ce chemin que je veux suivre, comme si franchir cette distance allait me permettre d'en prendre par rapport à ma vie.

La journée a été belle, aux côtés de Stéphan. Mais l'au revoir, d'autant plus amer. Un dernier baiser, un mot crié dans la distance qui nous séparait déjà, et je commence cette traversée. En gravissant les premiers mètres, puisqu'il faut toujours un départ, puisqu'il faut toujours un premier pas. Avec l'espoir qu'il y en ait un dernier, sur le sable, face aux vagues. Tout ce qui m'en sépare et se dresse devant moi me fascine, mélange de peur et d'attirance, frissons ambigus. Dès le premier pas, je suis tendue vers le dernier, je sais ce que je désire, je sais que je ne m'arrêterai pas, je sais que tout est à chercher au devant de moi et non derrière. Devant, tout au bout, Darius, il y aura ton père – peut-être.

Aucune difficulté particulière à ce démarrage, le chemin s'élève vers ce premier col en montant gentiment, il suffit de suivre les balises. La brise du crépuscule ramène encore des parfums de la vallée, l'air du soir est très doux après cette journée de plein soleil, il souffle comme quelque chose de calme et d'apaisant. Mais lorsque le sentier, avant de s'enfoncer définitivement dans la montagne, traverse un dernier hameau et passe devant une auberge où l'une ou l'autre personnes

sont attablées en terrasse – paroles enjouées et petits rires, ils ont un verre à la main –, alors un doute, un sentiment d'angoisse s'insinue. Pourquoi ne puis-je être des leurs ? Pourquoi me faut-il quitter la lumière, aller vers l'obscur, pourquoi ne puis-je m'asseoir et m'attabler moi aussi, à l'heure où tous les hommes sont redescendus dans la vallée et rentrés dans les maisons ? Pourquoi dois-je faire tout cela ? Pourquoi toujours l'effort, avant de jouir d'un plaisir ? Pourquoi ai-je dû laisser partir Stéphan ? Je me sens seule, un peu triste, incertaine.

Pourtant je continue à avancer, je monte presque machinalement, par habitude, c'est comme si la pente et la montagne me portaient malgré moi. Physiquement, je me sens très bien, je sais que j'ai des ressources, juste ce qu'il faut de force pour me faire aller de l'avant. Mais comme toujours, c'est la tête qu'il faut vaincre et convaincre, c'est la peur qui fait écran et qu'il faut apprivoiser. Pour en faire une alliée, celle du désir d'aller plus loin.

Et ma première peur, en redescendant ce col initial. La seule peur d'un danger matériel, concret, qui me suivra jusqu'au bout. Le patou des alpages m'effraie. Jusqu'à la fin du voyage, chaque fois que je traverserai une zone d'herbe broutée par un troupeau, que j'entendrai ses cloches ou que j'apercevrai ce même panneau à fond vert que l'on trouve à travers toute la chaîne dans sa partie française – « Ami promeneur », l'avertissement commence ainsi –, chaque fois j'aurai un petit pincement au ventre, comme en ce premier soir. Une fois seulement, je me retrouverai seule à seul avec un chien veillant sur son troupeau, un magnifique animal au poil blanc. Tandis que je tenterai de passer inaperçue en faisant un grand détour hors du chemin, un peu ridicule à force d'avancer à demi-couchée entre les herbes, il me repérera rapidement, et j'admirerai sa stratégie de chef d'armée, dos au bétail qu'il se doit de protéger, aboyant depuis une hauteur d'où il peut me dominer.

Ce premier soir, j'ai franchi le col de Bise, au pied des Cornettes du même nom. J'ai perdu le souvenir de ce qui a suivi, sauf de la vue depuis les hauteurs de toutes les lumières sur le lac que je quittais et de cette grande étable sombre que j'ai longée. Minuit était passé depuis un bon moment quand je suis entrée dans le petit bourg de La Chapelle en Abondance. Il semblait désert, tout était éteint. Je n'étais pas très résolue sur ce que j'allais faire, partir ou rester, dormir ou marcher. J'ai soudain décidé, sur un coup de tête, que, même si je n'avais pas encore parcouru grand chose, cette première nuit n'était que le préambule – après tout j'aurais pu raisonnablement attendre le lendemain matin pour démarrer, je n'étais partie immédiatement à mon arrivée au lac que pour ne pas subir le poids de l'au revoir, pour ne pas passer la nuit à m'appesantir sur ces départs que je déteste. En somme, c'était du temps gagné. Alors j'ai vu la chapelle qui donne son nom au village, seule bâtisse éclairée à cette heure, jolie, attirante, j'ai poussé une porte qui s'est ouverte, considéré le carré de plancher dans l'entrée qui semblait m'accueillir, j'ai sorti le fin sac de couchage prêté par Stéphan et je l'ai étendu sur le sol pour quelques courtes heures. Et, Darius, je m'y suis lovée dans ses bras, les bras chauds de ton père, bien protégée pour glisser dans le sommeil.

***

Petit matin de pluie. Le lendemain. Je suis repartie, ajustant mon sac à dos, le moral un peu en berne. Ne sachant pas bien pourquoi. Bah, il y en aura d'autres, de ces matins. Au-dessus du premier col, le soleil riait déjà. Le monde s'offrait à moi, et j'avais décidé de m'en régaler. J'avançais le plus vite que je pouvais, ne m'arrêtant qu'une seule fois pour acheter un petit morceau de pain que je mangeai en route, sautant tout à coup en Suisse, par-dessus la crête-frontière, et puis à nouveau en France. Les kilomètres ne comptaient pas, pas plus que les mètres à gravir.

Me voilà déjà au pied d'un étroit sentier montant droit dans la falaise pour rejoindre la tête de Bostan, puis la Corne du Taureau. Je n'ai pas oublié la majesté de la couronne des Dents blanches, tout autour de moi. Quelques passages aériens, j'aime ça. Je me plais à jouer avec le vide, dans les

pentes caillouteuses, à croire que je peux tout, tout en sachant que mes faux exploits sont dérisoires. N'importe, tout est dans les histoires que l'on se raconte, mon bébé. Je dévale dans le Cirque du fer à cheval, m'arrêtant un instant au premier refuge pour boire un coca – manger, non, j'ai besoin de me sentir m'envoler, je m'enivre de ce vertige de la faim –, et de passer un coup de fil pour me réserver une nuit au Grenairon. 22 heures au plus tard, m'ont-ils dit. J'ai promis. Un petit jeu. Il me reste 5 heures seulement pour me laisser glisser dans la vallée par une descente verticale – Stéphan aimerait tant, s'il était là – , puis remonter en face, traverser quelques portions d'alpage tandis que le soleil décline sur ma première journée alpine, et monter vers le refuge. Un chemin zigzagant, interminable – j'accélère, les minutes passent, il m'en reste si peu, il commence à faire sombre, bientôt 22 heures et toujours plus de lacets –, un chemin que j'ai refait avec toi dans mon ventre, Darius, bien plus tard (tu te souviens, on était allés voir papa ?). De justesse, j'emporte la course. Une bière est la seule chose que je peux encore obtenir. Je m'assieds soulagée, oubliant de me demander combien de journées comme celle-là je vais pouvoir tenir.

*

Le soleil se levant sur le mont Blanc, c'est ce qui m'est resté de ce deuxième matin. Tandis que je monte d'un bon pas, je le regarde incendier le massif et son manteau éclatant de ses reflets dorés. Difficile de ne pas être subjuguée par le spectacle. Me voilà dans le cirque lunaire du Cheval Blanc, un nom poétique pour un paysage désertique. Des souvenirs flottent dans ma tête, ça se bouscule un peu, j'ai déjà traversé cet endroit, en bonne compagnie. Cindy, Séverine, nous étions euphoriques, au milieu de notre empire rocheux. Je surfe sur les ardoises un peu instables, la descente est raide, traverse à flanc un pierrier délicat, un beau névé glacé – il est tombé tant de neige cette année, je sais que j'en rencontrerai beaucoup – , avec toujours ce même sentiment d'invincibilité, que je sais pourtant factice : on ne fait pas longtemps le pied de nez à la montagne. Tout en bas, il y a le Vieux Emosson. Beaucoup d'images un peu nostalgiques de notre équipée entre filles, celle qui m'a tant appris, celle qui a ouvert la porte à ce monde infini de lieux à parcourir. Sans cette première fois, serais-je ici ? Après m'être hissée sur le col Terrasse d'où je profite de la vue, je plonge sur Vallorcine, empruntant une longue descente, raide au début. Il fait très chaud. Sans m'arrêter – sursaut d'orgueil, c'est bon pour les autres, s'arrêter dans les lieux habités –, je repars sur le versant d'en face, franchis encore un, deux cols. Tiens, la Fenêtre d'Arpette, encore un souvenir. Mais soudain, je ne suis plus si fière. Il ne me reste que quelques centaines de mètres pour atteindre cette brèche, et pourtant je me sens faible, chaque pas pèse. Ah donc, il y aurait une limite ?

À Champex, tandis que les derniers rayons jouent sur le lac, je m'avise qu'il faudra songer à me fixer un but pour la nuit, un endroit où dormir. Stéphan, qui n'a pas perdu de vue ma trace depuis la lointaine Belgique, m'envoie le numéro de la cabane de la Tsissette. Miracle de la technologie. Il m'a équipée de sa balise émettrice, et me piste à distance. C'est un peu d'imaginaire qui nous relie. Et ce bouton orné d'une petite main tendue, qu'il faut résister à presser, pour ne pas l'appeler au secours. Non, non, résister. Allons, repartir plutôt, vers le refuge. Il me reste de la route, en terrain moins connu. Heureusement, Mercator n'a pas menti : les Suisses sont les plus fins cartographes. Je suis à la lettre le dessin des plis de terrain, des sentiers, des ruisseaux et des alpages qui doivent m'emmener au refuge en franchissant une crête. J'avance à un bon rythme, mais méticuleusement. C'est long. Très long. Il fait nuit depuis longtemps, maintenant. Raison de plus pour ne pas perdre le Nord. Fatiguée, j'arrive enfin dans la belle Combe de l'A et remonte le torrent en tâchant de garder les yeux ouverts. Plus que quelques petits kilomètres. Dans la cabane, tous dorment, mais la tenancière m'a laissé de la soupe et du pain. Jamais rien mangé d'aussi bon, d'aussi réconfortant. Je me glisse sous la couette, quelques heures suffiront… à peine.

*

Direction le Névé de la Rousse et le Col du Grand Saint-Bernard par les lacs de Fenêtre. Tout semble me sourire ce matin-là. Le soleil brille dans la neige persistante, je prends les pierriers de gros blocs qu'il me faut traverser à l'horizontal pour un jeu de Lego géant sur lequel je m'efforce de sautiller. À défaut d'avancer très vite, c'est amusant. Aux endroits que je découvre pour la première fois se mêlent des lieux qui me sont familiers, déjà arpentés lors de périples précédents. Malatra par exemple, cette brèche altière qui me rappelle une fin de course. Forteresse de pierre qu'il faut prendre d'assaut, ce col, lorsqu'on s'y tient en équilibre pour quelques instants, donne toujours le sentiment d'être suspendu entre deux mondes. Je me suis tracé un itinéraire qui, dans mon esprit du moins, évite les chemins les plus simples et connus – Bonatti, Bertone, Courmayeur, ce serait trop facile… Au lieu de cela, je joue au yoyo du Pas Entre-deux-Sauts au col Sapin et du Col Sapin à la Tête de Licony. Tout de même, à la longue, ça use un peu. J'en prends conscience dans l'interminable plongée vers le Val d'Aoste. Il y aura bien un moment où il faudra commencer à comptabiliser les forces restantes. Et à faire en fonction de celles-ci.

Je me souviens du coup de fil passé à ton père en arrivant à Morgex, Darius. Dans la douce lumière du soleil du soir. Sa voix, à des centaines de kilomètres, et pourtant si proche. Il me suit, observe ce petit point clignotant qui avance dans l'espace de son écran. Lentement, mais sûrement. Il me dit des choses douces. La force que cela vous redonne. Je raccroche à contrecœur, mais heureuse. Vite, un sandwich, et je décide de repartir, pour avancer un peu dans la soirée et la nuit. Pour dormir, on verra bien. N'importe où sur le chemin. Je repars, direction le refuge Deffeyes, mais après une heure ou deux de progression, une pluie fine commence à tomber. Moment de doute. Avancer, oui, mais jusqu'où ? Finalement, je n'atteindrai pas le refuge et ferai une courte étape de quelques heures en déballant mon sac de couchage dans un recoin de couloir d'un centre de vacances dont j'ai poussé la porte…

*

Pas à pas, je quitte la zone du mont Blanc. Chemin en balcon, qui monte et qui descend, splendide et éprouvant. Il fait encore un peu gris, un peu terne, j'ai peu d'heures de sommeil dans les yeux et seulement quelques biscuits dans le ventre, mais malgré tout j'apprécie la grandeur de ce qui m'entoure. Et je veux aller de l'avant. J'évite le refuge – perte de temps inutile –, arpente le vallon de Bellecombe et ses lacs – ici encore, souvenir de l'été 2009 – et décide à l'improviste de bifurquer en direction du col du Tachuy. Je sais qu'il ne sera pas forcément facile à trouver, il me faut être attentive. Le brouillard ne m'aide pas. Je suis de près ma carte en remontant les ressauts rocheux. Pas de trace de sentier, il n'y en a guère, ou alors, il doit être perdu sous les nombreux névés qui résistent à l'été. Je progresse doucement, me sachant complètement seule dans cette montagne recouverte d'un manteau laiteux où je n'ai croisé personne depuis ce matin. Enfin, le col apparaît, au dernier moment. Je ne peux éviter d'être fière de moi, quelques secondes. Mais déjà, il faut repartir, repasser la frontière, quitter l'Italie et se laisser descendre en France le long d'un torrent abrupt, en désescaladant les rochers. J'ai vraiment faim maintenant, je me promets de m'arrêter quelque peu en bas, au refuge du Ruitor. Mauvaise surprise, il est fermé, semble abandonné. Il faut bien continuer… Je me jetterai sur du pain et du fromage un peu plus bas, à la table d'une petite auberge.

Les kilomètres de fin d'après-midi sont nombreux mais plus faciles. J'évite la vallée de Sainte-Foy-Tarentaise et trottine à flanc de hameaux en hameaux avant d'atteindre le lac du Chevril et l'ascension vers Tignes. Je peux encore courir, j'en suis heureusement surprise. Mais dans la montée vers la station, alors que l'obscurité tombe, je suis surprise par un violent orage. Détrempée, j'essaie autant que je peux d'allonger le pas pour enfin arriver à Tignes. Le chemin me semble infini, cent fois

j'entrevois des lumières et ne les atteints pas, je n'en finis plus de contourner les plis et replis de la montagne, j'enrage et je gèle. Tu vois, Darius, dans ces moments-là, comme on peut broyer du noir et devenir ridicule à se dire que c'est injuste, que la distance ne cesse de s'allonger, qu'un mauvais œil vous a jeté un sort et que le but à atteindre s'éloigne plus on avance. Peut-être même a-t-il disparu ? À court de réserve de mauvaise foi et de mauvaise humeur, je parviens enfin au milieu des chalets et des hôtels et décide que, dans l'état où je suis, et vu la pluie battante, il est inutile de continuer. Quelques portes d'hôtel poussées et je finis par atterrir dans une chambre encore libre, dans un bain chaud. Quel luxe. En un instant tout est éclipsé, oublié. Prends soin de toi, me murmure à l'oreille ton père.

*

Petit plaisir du matin : le grand buffet du petit déjeuner. Complice, la tenancière de l'hôtel m'a permis de m'y installer alors qu'il n'est pas encore l'heure. Elle veille à ce que je mange bien, approche de moi les meilleurs produits, me permet d'emporter quelques provisions – comme si elle avait compris. La faim est comme la montagne : on peut jouer longtemps avec elle, mais elle finit toujours par avoir le dessus. Je reprends la route parmi les nuages, un ciel un peu morose, mais avec dans mon esprit comme un écho du sourire de cette femme. Cette femme, comme beaucoup d'autres dans mon voyage, m'a donné à manger, m'a permis de dormir alors que j'arrivais bien trop tard dans la nuit. Dans un cahier de notes que j'emporte avec moi, je couche ces quelques mots : « je songe que c'est la quatrième fois qu'une femme prend, à sa façon, soin de moi. On dirait que je ne peux le faire moi-même, qu'elles le sentent instinctivement, et qu'elles s'en chargent. Hommage à toutes ces femmes qui m'ont soutenue, protégée. À ces femmes, qui sont les piliers du monde ».

L'un ou l'autre col à franchir pour basculer dans la Vanoise, et me voilà déjà à Pralognan. J'ai, depuis le démarrage, le sentiment que je progresse bien. Ce n'est pas que j'avance si vite, mais plutôt que les cols et massifs franchis représentent dans mon esprit le cœur et le plus ardu de cette chaîne de montagnes, les Hautes-Alpes. La mer est encore très loin, je le sais, pourtant j'ai l'impression que, parce que les sommets les plus élevés sont derrière moi, le plus gros est fait. Je songe à cela en repartant de la petite ville par une longue piste qui s'élève très progressivement vers le col de Chavière. C'est la fin de l'après-midi. Je croise beaucoup de promeneurs, puis de moins en moins. Tous en sens inverse. Aucun ne va vers le col, bien évidemment, qu'iraient-ils y faire le soir, dans le noir ? Il faut rentrer, maintenant, retrouver la civilisation. Retrouver un toit, de la lumière, de la chaleur. Et de nouveau, cette pointe de doute, d'angoisse, comme au premier soir, comme souvent à l'heure où la nuit tombe. Et moi ? Pourquoi ? Alors, je me parle doucement. Comme si j'avais besoin d'être consolée, et que moi seule pouvais le faire. Je ne peux penser à toi, mon tout-petit, je ne te connais pas encore. Si j'avais su… Si j'avais connu tes yeux bleus… Je serre la balise dans ma main. Quelqu'un pense à moi, là-bas.

À l'approche du col, il fait sombre et brumeux. Je dois veiller à ne pas me perdre. Mais il y a des cairns. Beaucoup de cairns. C'est étrange. Je traverse une zone où des mains d'homme se sont amusées à édifier des centaines de ces petits tas de cailloux. Dans le brouillard, l'endroit me semble mystérieux, un peu cabalistique, on dirait une sorte de cimetière d'une autre culture, d'un autre temps. Maintenant que la nuit est tombée pour de bon, mes doutes du crépuscule se sont évanouis. La nuit redevient mon alliée, son obscurité m'est familière. Je perçois ce qui m'entoure autrement, comprends le monde différemment. J'aime cette sensation de calme, qui me redonne de la sérénité. Comme si plus rien ne servait de courir. Que la nuit allait être longue, sans limite. Et que j'étais seule à le savoir.

*

Sixième jour. Il fait encore noir. J'ai dormi très peu, dans une chambre d'hôtel de Modane que j'ai fini par trouver, épuisée, après que toutes mes forces ont paru m'abandonner au moment où je suis entrée dans cette petite ville et qu'il m'a fallu en chercher le centre, comme si les trois derniers kilomètres avaient soudain été plus longs que tous ceux qui les avaient précédés. Les distances sont si dépendantes de la façon dont on les perçoit… C'est encore fatiguée que je quitte la ville sous une fine pluie d'avant l'aube, pas fâchée de la laisser derrière moi – seul endroit peut-être, de toute cette traversée, que j'aurai trouvé triste, sans intérêt. J'ai un peu froid, je n'aime pas ce début d'ascension, il faut s'arracher de la ville en passant sous le chemin de fer, s'élever en traversant de petites stations de ski désertes à cette heure – décidément les Alpes sont trop habitées, contrairement aux Pyrénées… Petit à petit cependant, le bouillard glacé se dissipe, des morceaux de montagnes m'apparaissent, je monte d'un bon pas vers le Col de la Vallée étroite. Un nom qui me plaît, aux consonances un peu aventureuses. Enfin, au-dessus du col, le soleil perce d'un coup et tout s'illumine. Le moral remonte en flèche tandis que je descends dans la Vallée étroite. Tiens, des drapeaux italiens, des mots qui chantent bon le Sud. Où suis-je ? Un petit morceau d'Italie, une enclave au milieu de la France – il faudra que je révise ma géographie… Un rapide remontant au refuge, puis je repars dans l'ascension suivante, un col doux, fait d'alpages riants et d'un petit lac (le col des Thures), avant de replonger, sous le mont Thabor, vers le joli petit village de Névache. Un de ces villages méridionaux que l'on voudrait croquer, que l'on tente de photographier mais en vain, car les photos ne sont que de vagues tentatives de figer ce qui est par nature éphémère.

Je m'arrête un instant au soleil contre un muret de pierres sèches, le temps de manger un sandwich et d'envoyer quelques messages rassurants à celui à qui je ne cesse de penser sur chacun de ces sommets. Je n'ai pas fait attention aux piles de ma balise, elle s'est éteinte depuis un moment, il doit me croire en détresse quelque part… Et puis en marche, encore une fois. Pour cet après-midi-là, j'ai choisi un itinéraire exigent pour rallier Briançon : depuis la Porte de Cristol, plutôt que de prendre la piste et les sentiers à flanc, je passerai par la crête tout le long de la vallée, jusqu'au-dessus de la ville. En face, la barre des Ecrins et le sommet de la Meije, c'est splendide. Ce dont je me souviens, c'est de soleil, de beaucoup de soleil, de beaucoup d'effort aussi, pour monter et descendre chaque ressaut de la crête, et de beauté. C'est long, j'y laisse du temps et de l'énergie, mais, tout en arpentant cette roche sèche qui use les pieds, je ne regrette rien. Ne jamais regretter, de toute façon. Je plane sur le toit du monde, jusqu'à l'ultime croix qui surplombe Briançon, où je dévale par un sentier très raide. Pour quelques heures, j'ai eu l'impression de survoler le monde. L'impression de cette toute-puissance qui jette un peu de poudre aux yeux, mais qui fait qu'on se sent bien, là où l'on doit être.

Un coup de fil, puis un deuxième, un troisième. Un ami qui m'attend dans le Queyras, de l'autre côté du col des Ayes. J'ai quitté Briançon en début de soirée, après quelques dizaines de minutes d'arrêt, le temps de m'assurer qu'il peut m'accueillir – puisqu'en grignotant sur la nuit, j'ai encore le temps de le rejoindre. Il m'attend en haut du col, pour faire un bout de descente avec moi, mais l'ascension s'avère longue, beaucoup plus longue que prévu. C'est que je n'ai plus tout à fait les jambes du début, il faut bien que je l'admette… La nuit tombe, il commence à faire plus frais. Je regarde mon altimètre, une fois, cent fois, ça n'avance pas. C'est une piste qui ne s'élève que lentement, le genre de chemin sur lequel il faudrait courir, mais je n'en suis plus là. Nouvel appel. Tu es où ? Loin, tu sais, trop bas encore. Tant pis. Il doit redescendre, m'indique où je pourrai trouver son atelier de jouets et poser mon sac. Un nouveau moment de solitude. Je m'emmitoufle, car les effluves chaudes de la journée ont définitivement laissé place à un vent froid, de plus en plus coupant. Avancer, avancer. Surtout ne pas s'arrêter, résister à l'envie de sommeil. Monter. Et le petit rayon de la frontale pour scruter l'horizon. Mais ce col ? Arrivera-t-il ? L'altimètre comme seule boussole, seul

viatique. Ça ne diminue que très lentement. Alors je pense à la mer. À la Méditerranée. Je pense à Menton, rassemblant tout ce que je peux construire d'images autour de ce seul mot, qui ne m'évoque que soleil et chaleur. Je me dis qu'au moins, là, j'aurai chaud – comme si je ne devais plus jamais connaître la chaleur avant d'atteindre la fin du voyage. Et puis enfin. Je suis parvenue au col, mais ne peux m'y attarder. Il faut descendre le plus rapidement possible, courir pour se réchauffer, ne pas perdre le sentier malgré tout. Je m'encourage, je me dis, plus vite tu descends, plus vite tu dormiras. Combien de temps m'a-t-il fallu pour enfin atteindre le camping – beaux souvenirs d'amitié quelques étés plus tôt, éclats de rire et reflets d'un feu de camp qui restent accrochés entre ces sapins –, le traverser dans le silence et l'obscurité ? Trop longtemps. Combien de fois m'a-t-il fallu me dire, allons, allons, avance, tu y es presque, pour parcourir les quelques derniers kilomètres jusqu'au village d'Arvieux et l'atelier, trouver la petite clé et enfin, au milieu de la nuit, m'étendre sur le sol? Et combien m'a-t-il fallu me dire qu'au bout, à la mer, il y aurait, peut-être, le visage de ton père, Darius ?

*

Château-Queyras. Un nom, qui, pour moi, était synonyme de l'extrême-Sud des Alpes, de la porte vers la fin. Quelle erreur… Le chemin à parcourir est encore très, très long. Non pas que j'aurais dû aller plus vite, mais il y a encore tant à gravir au regard des forces qu'il me reste. J'ai faim, ce matin-là, très faim. Le thé pris en bonne compagnie et les paroles échangées m'ont fait du bien – merci pour ton accueil, l'ami ! –, mais malgré cela, mon corps me rappelle son existence. Que je croyais pouvoir oublier. Mes jambes se dérobent, alors que le sentier est facile, descend doucement. Sur une terrasse à Château-Queyras, je dois m'arrêter, manger quelque chose, et repartir avec l'une ou l'autre provisions vers le col suivant, le col Fromage.

Tout devient un peu confus dans mon esprit. Je crois que je n'ai pas beaucoup progressé ce jour-là : une petite sieste dans l'herbe au bord du sentier, le village de Ceillac, si attrayant, un autre col dont je ne sais plus le nom. Il m'en reste aujourd'hui quelques images éparses, mêlées d'émotions et d'impressions fugaces. Une chapelle au bord d'un petit lac dans les derniers rayons du soleil, avec sa croix de bois se découpant dans le ciel bleu, qui m'a tout à coup fait ressentir le besoin de la photographier – moi qui ai pris si peu de photos – comme s'il fallait absolument défendre cet instantané parfait, sa beauté, contre la fuite du temps. Et dans mon dos, ces sommets que je viens de côtoyer. Une pointe de nostalgie, déjà. Allons, ne pas regarder en arrière. Puis – là, c'est encore précis dans mon souvenir – une de ces descentes dont je me dis que, décidément, il faudra que je revienne avec Stéphan – comme si je pensais parfois à autre chose – et j'atterris directement à Maljasset, dans la vallée de l'Ubaye, en fin de soirée. Accueillants, les jeunes gars qui tiennent le refuge acceptent de me laisser encore un repas, un lit. Et, pour une fois, je me dis que j'en ai besoin. Une fin de soirée presque ordinaire. C'est les vacances, après tout.

*

Avant l'aube, j'ai franchi une nouvelle fois la frontière italienne au col de Mary et suis descendue avec le premier soleil jusqu'au village de Chiappera. J'avais décidé, avant de me lancer dans la traversée, de quitter une fois de plus le GR5 à Ceillac et le versant français afin d'achever l'itinéraire par un tronçon qui m'était totalement inconnu, un morceau du Piémont coincé entre le Mont Viso et le col de Tende. Je ne rebasculerais en France, une dernière fois, que pour rejoindre la vallée des Merveilles, dans les Alpes maritimes.

Quelques bribes me restent de ce huitième jour. Il fait beau, chaud. J'avance progressivement, mesurant mes forces. Je sais qu'il me faut composer avec ce que je peux encore donner. Quelques petits villages traversés, dont le nom ne m'évoque rien. Je revois une longue ascension jalonnée de

restes de fortifications de pierre, reliquats de la dernière guerre. Je revois une descente éprouvante, interminable, durant laquelle j'avais très soif, avant d'atteindre, vers la fin de l'après-midi, le petit bourg de Pontebernardo. Je revois le minuscule bistrot où je me suis arrêtée pour prendre à boire, le visage et le sourire de la vieille femme qui m'a apporté l'eau. Je revois des vacanciers un peu indifférents à ce que je faisais là, et moi qui avais comme oublié la vraie vie, qui suivais ma carte sans trop savoir où j'étais dans le monde – s'il y avait encore un monde. Je me rappelle surtout du coup de téléphone de Stéphan, le matin, qui me disait qu'il était chez lui, dans les Ardennes, que peut-être il pourrait me rejoindre à Menton quelques jours plus tard et me demandais où j'étais, précisément, très précisément.

C'est comme si le soleil avait fait fondre mes souvenirs de ce jour-là. Ma mémoire ne redevient précise qu'à la tombée du jour, dans la lumière dorée baignant le paysage. Je me revois apercevant depuis un petit col, sur le versant d'en face, le refuge Zanotti, où je voulais dîner et passer la nuit. L'atteindre enfin, et trouver, à mon grand désarroi, porte close. Sans un mot, sans une explication. Mais juste à côté du refuge campe un petit groupe de scouts italiens, des garçons et des filles. Me voyant défaite, ils m'accueillent gentiment, me proposent de me prêter une de leur tente pour dormir. J'hésite un peu. À une bonne heure de marche plus loin se trouve un second refuge. Mais je n'y arriverai plus avant la nuit. Ce sera trop tard. Ils insistent, l'envie de m'asseoir est trop forte. Ils m'offrent même les quelques cuillères qui restent dans la casserole qu'ils viennent d'achever. Je mange, on parle un peu, on s'interroge mutuellement. Ils ne comprennent pas tout à fait ce que je fais ici – n'importe, je ne suis pas certaine de pouvoir réellement le leur expliquer. Je suis là, c'est tout. Je me glisse dans la tente qu'ils m'ont gentiment laissée, leur disant déjà au revoir, car je repartirai dans quelques heures à peine. J'essaie de me réchauffer dans mon fin sac de couchage, mais, sans matelas, à cette altitude, je grelotte. Je scrute à la lumière de ma frontale mes cartes du lendemain. J'espérais atteindre déjà le refuge des Merveilles le lendemain soir. Et puis finir le surlendemain. Mais je réalise une fois de plus que j'ai sous-estimé cette portion de l'itinéraire. Il reste encore plusieurs cols à franchir le long de la crête frontalière avant de repasser en France. Les premiers jours, cela n'aurait pas été un problème. Mais demain ? Serais-je encore capable ? Je dors mal, glacée, essayant de rêver à la mer, de me rappeler sa voix au téléphone ce matin, de me dire que, si j'arrive au bout, je pourrai le retrouver.

***

Il m'a tout raconté le lendemain, Darius. Juste après avoir raccroché, il s'est mis en route, traversant sans s'arrêter la Belgique et la France, Barcelonnette, puis Saint-Etienne-de-Tinée. À la tombée du jour, il a arrêté sa voiture et est parti à pied, montant vers le Pas de Tenibre, petite brèche dans la crête ouvrant le passage vers l'Italie. Je dormais de l'autre côté, Darius. Il viendrait sans bruit s'introduire dans le refuge où je lui avais dit que je passerais la nuit, me surprendrait. Il n'y avait pour lui que quelques rochers entre nous, qui seraient vite franchis. La longueur de l'ascension ne comptait pas. Et pourtant, le passage est très haut, aérien et malaisé, difficile à trouver dans le noir. Il essaie, rebrousse chemin, essaie encore. Coûte que coûte, il doit passer. Il finit par trouver la brèche, bascule de l'autre côté, entreprend la descente. Elle est très raide, dangereuse. Il met le pied sur un énorme névé dont il ne voit pas le bout. Il veut le traverser, n'a pas le choix, mais soudain glisse, s'accroche, tente de se freiner, de se retenir dans la neige, ne sachant pas vers où il dévale si vite, ne distinguant rien devant lui. Il s'écorche les doigts, se retient en équilibre, puis repart un instant après dans une incontrôlable glissade…

Je m'efforce d'avancer, de ne pas claquer des dents, de ne pas m'endormir, et surtout, de ne pas perdre les quelques marques de peinture que je distingue à la lueur de ma lampe. Ce n'est pas pas réellement un chemin, il faut progresser en s'élevant petit à petit à travers les rochers. Je suis au plus près ma carte et m'accroche mentalement en me disant qu'une fois passé le prochain col, je m'arrêterai au refuge suivant boire quelque chose de chaud, et manger. Enfin j'y parviens, je cours dans la descente pour me réchauffer. Au pied de celle-ci, un ruisseau et derrière, une petite butte sur laquelle est construite la bâtisse de Migliorero. Je monte, tâche de pousser la porte, j'en fais le tour. Rien ne bouge, tout est fermé, tout le monde dort. Il n'est pas encore 6h, il fait nuit noir. J'accuse le coup. Je ne veux pas attendre, ne peux pas attendre là à cause du froid, et pourtant je sais que je suis vraiment à la limite. Je n'ai plus rien à manger, n'ai rien mangé avant de me remettre en marche et à peine quelques bouchées hier soir. La carte est le seul secours : à quelque 8 kilomètres de là, en suivant une piste qui descend progressivement, je trouverai le village de Bagni di Vinadio. De là, je pourrai remonter un col et prendre un sentier de traverse qui me fera rejoindre l'itinéraire prévu. J'hésite, puis me secoue. Il faut se décider, c'est presque la seule solution. Je m'efforce de trottiner sur cette longue piste, tandis que le soleil apparaît, un rayon après l'autre. Au village, tout est encore fermé. Je dors une demi-heure sur la table d'une terrasse d'un hôtel en attendant qu'il ouvre et qu'on me donne quelque chose. J'essaie d'appeler Stéphan. J'ai besoin de lui raconter, de lui parler. Tiens, son téléphone semble n'avoir aucun réseau. Un lundi matin, 8h, il doit être au travail, c'est curieux, je ne comprends pas.

Un sms. Je me dis, pas tout de suite. Regarde ton altimètre, monte encore 200m, puis tu pourras le lire. Comme une récompense. Il faut bien que je me fixe des buts, pour continuer à avancer, même si cela va un peu mieux maintenant. Allez, au prochain sapin, au prochain rocher. Je finis par attraper l'appareil. Et reste perplexe devant l'écran. C'est un message de Stéphan. Mais je ne comprends rien. Ce message n'a aucun sens. À moins que… Mon cerveau fatigué tourne un peu au ralenti. Il me faut plusieurs secondes avant que l'évidence ne s'impose. La seule chose qui pourrait donner sens, ce serait que Stéphan soit là. Quelque part dans ce massif, pas très loin. Enfin, les connexions se rebranchent. Le coup de fil d'hier, l'insistance à savoir où je dormirais, le refuge fermé, mon changement d'itinéraire, son téléphone qui semblait coupé. Et pourtant, c'est impossible. Je sais à peine où je suis moi-même, il me semble qu'il faudrait tellement de temps pour atteindre cette zone de l'Italie si reculée, et puis il doit être au travail. 36 arguments, mais une seule évidence. Subitement, je sors de ma torpeur, frappée par la joie et l'urgence en même temps. Vite, répondre, expliquer, indiquer, se rejoindre ! Impossible, je n'ai plus de réseau. Il y en avait sans doute quelques centaines de mètres plus bas, et maintenant plus rien. La situation prend soudain un tour dramatique. J'ai horreur des rendez-vous manqués. Surtout quand l'autre vous cherche, est tout près, alors que c'est si improbable, imprévu, qu'il vient de si loin… Prise de panique, je me lance dans une débauche d'actions. J'ai brusquement retrouvé des jambes, me hâte autant que je peux vers le col – il y aura bien du réseau quelque part –, l'atteints – non, rien ! –, envoie sms sur sms qui ne partent pas, agrippe un randonneur pour faire une nouvelle tentative avec son téléphone – pas mieux ! – et finis, dans le désarroi, par laisser un message sur un petit morceau de papier, coincé entre des cailloux à même le sol, car il devra sans doute passer par là. Je cours sur le sentier à flanc qui rejoint le sanctuaire de Sant'Anna di Vinadio – j'aurai bien du réseau là-bas ! –, peste parce qu'il monte et descend, fais des tours et détours, et enfin parviens à la route, envoie le message, fonce vers les toilettes de l'édifice pour enfiler le T-shirt que j'avais gardé propre jusque là (il faut que je sente bon, tout de même…) et reviens m'asseoir à l'extérieur, scrutant le sentier. J'attends.

Je revois sa silhouette avancer sur le chemin d'un pas tranquille, à contre-jour. Une scène de film au ralenti. Je n'ai rien oublié des détails du décor. Je revois exactement sa démarche, sa tenue, j'entends encore la tonalité de sa voix quand il s'est approché et m'a dit, salut. Puis il y a eu sa peau, ses lèvres.

Il m'a montré fièrement les deux bouteilles d'Orval accrochées à son sac qui, par miracle, ne s'étaient pas cassées dans la chute. Trop à la joie de le savoir là, de le sentir contre moi, je repousse dans mon esprit la pensée de ce qui se serait passé si... Lui que personne ne savait là, pas même moi…

Bon, c'est pas tout ça. Nous nous remettons en marche. On se racontera en chemin. Plus tard. Je lui décris l'itinéraire prévu. Il voit bien que je n'ai plus beaucoup de forces, que je suis un peu usée. Je le lui dis en m'excusant, dans un sourire un peu gêné : tu sais, je n'avance plus très vite. J'ai fait ce que j'ai pu. Le chemin, fréquenté à cet endroit, nous emporte une fois de plus sur la crête. Là, nous hésitons un instant. Puis décidons. On repassera en France, un peu plus vite que prévu. Nous descendrons à la station d'Isola, y ferons une petite halte, repartirons avec de nouvelles cartes à travers le Mercantour, jusqu'au village du Boréon où nous voulons passer la nuit. Nous téléphonons même pour y réserver une chambre. Quel confort… Tout va tellement mieux maintenant. Je ne suis toujours pas capable de courir très vite, mais peu importe. La couleur du voyage a totalement changé. À quoi bon se dépêcher ? Je ne regarde plus le temps qui passe. J'ai les jambes en coton mais l'impression que tout se déroule dans la ouate, un bain de douceur. Stéphan est là, maintenant, et je peux compter sur lui. À deux, tout se savoure si différemment.

*

Contrastes de ce dixième jour. Entre cette journée si riante, pleine de lumière, et la difficulté de ce qui reste à parcourir, entre la pesanteur de mon corps et la légèreté dans ma tête, entre l'envie de courir et l'impossibilité de le faire, l'envie de profiter de chaque endroit et l'envie d'avancer, l'envie de se laisser aller et l'envie d'aller au bout de l'effort. Entre l'envie de ralentir le temps, pour que l'on reste toujours à nous deux sur ce chemin, et l'envie d'arriver. Arriver aujourd'hui à la mer, même de nuit. Cette mer, j'en ai déjà le goût de sel sur les lèvres.

L'itinéraire nous emmène le long de la vallée de la Vésubie par un sentier à flanc qui traverse de jolis villages. Puis au col de Turini. Une telle litanie de noms, au fil du voyage. Les images commencent toujours avec les noms. Encore un coucher de soleil. Un dernier, que nous contemplons à travers les sapins et qui irradie sur toute la chaîne des sommets, à perte de vue. Le monde me semble beau, partout où nous allons.

Parfois, je repense à ce morceau de voyage que nous n'avons pas parcouru. Qui sait ce que nous aurions vu si nous ne nous étions pas déroutés ? Ai-je renoncé trop vite ? Peu importe, au fond. Pas de regrets. Et puis, mieux vaut conserver des choses que l'on n'a pas faites, et quelques échecs, dans un coin de ses rêves. Mon bébé, il faudra que nous y retournions…

À la tombée de la nuit, nous descendons dans le village du Moulinet, plein de charme. Tout est calme. Moi aussi. Nous nous asseyons quelques instants. Le temps de s'imprégner de la sérénité de l'endroit. Un petit village du Sud à la fin d'une journée de chaleur, que les ruelles de pierre gardent encore captive quelques moments. Je suis vidée, mais sereine. Je sais maintenant que le but est à portée de main. Ce n'est plus qu'une question d'heures, et d'un peu de courage à rassembler. La nuit est très douce. Et pourtant, quand le sentier entreprend de nous faire faire tours et détours avant de nous laisser descendre vers Sospel, j'enrage. Je suis fatiguée. C'est encore long. Nous n'atteignons

finalement la porte de la ville qu'au milieu de la nuit. Nous longeons un camping. C'est l'occasion. Nous nous y faufilons discrètement, à cette heure où tous dorment, et nous allongeons sur le premier emplacement libre. Stéphan me laisse le sac de couchage. Il aura froid, mais n'osera m'éveiller.

*

Dans quelques heures, dès l'aube, nous nous lèverons, nous quitterons la petite ville, nous franchirons l'ultime col et redescendrons lentement, progressivement, à travers la pinède, vers la Méditerranée. Nous regarderons ses eaux bleues depuis les hauteurs, à travers les trouées dans les arbres. Il y aura les petites rues de Menton, sa pierre ocre, ses escaliers qui nous entraîneront inéluctablement vers la plage. Il y aura ces sourires et ces rires échangés entre nous. Il y aura ce premier pas sur le sable, et sur ma peau, l'eau de la mer.

*

Peut-on jamais connaître le sens de l'histoire avant de parvenir à sa fin ? Je revois sa silhouette avancer sur le chemin d'un pas tranquille, à contre-jour. Une scène de film au ralenti. À cet instant tout pourrait devenir compréhensible, tout ce qui s'est déroulé jusque là. Comme sur une grande ligne du temps, soudain chaque événement trouverait sa place dans l'enchaînement vers la fin. Mais à cet instant-là, je ne pouvais pas encore savoir que la finalité de tout cela, ce serait toi, Darius. Ce n'est jamais qu'après coup que se tisse la toile du sens de nos vies.

Tout voyage est fait d'une myriade d'éclats de souvenirs si épars, impossibles à ramasser en un texte. Hier encore, je ne savais pas ce que serait ma vie, aujourd'hui, tu es là. Tu es là, c'est une évidence, et pourtant, tu es le point où convergent tant de hasards, tant de rencontres fortuites, tant de particules si ténues et fragiles, tant de choses si douloureuses et si belles, tant d'événements qui vibrent encore en moi, que tu es comme de l'eau qui coule entre mes doigts. Tu ne tiens qu'à un fil, mon ange, fin comme tes petits cheveux blonds. Mais tu es bien là.

Et tes yeux bleus, c'est le reflet de cette mer dont on rêve lorsque l'on s'endort dans la montagne. C'est le reflet des yeux de ton père.

LES RÊVASSERIES DU HOGON



FERNAND MARÉCHAL ALIAS « LE HOGON » EST NOTRE JEAN-LUC FONCK À NOUS. BIEN QU'IL SOIT À « LA TÊTE » DE L'ASBL SOLIDARITÉ DOGON, CELA NE L'EMPÊCHE PAS DE RÊVASSER À UN MONDE MEILLEUR ET DE SORTIR SA PLUS BELLE PLUME POUR L'EXPRIMER. UN VRAI PHÉNOMÈNE !

Une fois n'est pas coutume, je ne vais pas m'amuser à grogner. Mais plutôt utiliser la parole que vous m'offrez pour vous dire merci. Tout simplement merci.

De nos jours, la solidarité n'est pas monnaie courante. Et pourtant, à travers les Coureurs Célestes, elle se manifeste sans cesse, au fil des événements et des rencontres. Et cette solidarité est devenue tellement présente que nous nous y sommes habitués. Comme si cela allait de soi. Alors qu'il suffit de monter dans son automobile pour constater combien les hommes ont gardé l'esprit guerrier. Moi d'abord, toi après.

Chez les Célestes, la solidarité est omniprésente. Par des actes, par des gestes, par des simples présences. Sans qu'il soit besoin de naviguer sur des organigrammes sophistiqués pour maintenir au top-niveau la qualité de la relation humaine.

Une fois n'est pas coutume, je voudrais dire merci à tous ceux qui, inlassablement, continuent à servir la cause de Solidarité Dogon, une association qui, depuis ses débuts, vit en amour rapproché avec le monde des coureurs à pied. Et je me rends compte, en ce jour, que je finis par oublier de dire merci à toutes celles et tous ceux qui, par leur bénévolat, leur présence ou leur don, font que l'association continue à dynamiser ses projets au Mali alors que la situation politique critique qui règne dans ce pays aurait pu dynamiter notre enthousiasme.

Nos prochains rendez-vous de plaisir et d'amitié sont le tournoi de pétanque de Julémont (le 15 août) et le trail du Pays de Herve (16 septembre). On sait déjà que bon nombre d'entre vous seront à ces rendez-vous. Comme hier aux Lucioles, aux 100 km ou à la Chapinoise. Comme hier dans pleins d'activités improvisées qui nous font aimer la vie. Et nous aimer les uns les autres. Le moment de rappeler qu'il est bon d'aimer et d'être aimé et qu'il ne faut jamais oublier de le crier bien fort sur tous les toits de l'indifférence.

OFF AUVERGNE by Jean Ro

Durant le week-end du 20 mai , nous fûmes quelques-uns à réaliser un petit Off en Auvergne.



130 kms en 3 jours D+ =?

Mercredi 24 mai, à 14h, chez Alone.
Coincés à cinq dans sa voiture pas trop volumineuse, nous allons avaler 800 kms pour rejoindre Super Besse, évitant les radars , les flics , les bouchons , le sommeil...
Alone qui a tout agencé, PDM, Becky, Christophe (devenu Snickers) et moi-même.

Souper dans le beau vieux village de Besse, sur une terrasse, dehors, enveloppés dans des plaids, pour déguster entre autre un délicieux tripoux, comme on n'en trouve jamais en Belgique. La France est vraiment spécialiste des bats morceaux...

1er Jour : Super Besse-Chareire (Picherande) : 42 kms
Presque une boucle, attaquée en côte dès le premier mètre.
Les positions sont prises immédiatement et ne bougerons quasiment pas jusqu'à la fin Stéphane, Christophe, Bernard, Becky et moi; c'est fou comme la routine a la peau dure. Par contre , une routine que j'apprécie, c'est celle de la beauté, de cette terre rêvée pour les marches d'ivresse, soulographie de paysages sublimes, de crêtes, de volcans, de lacs , de falaises, de neige rare semée en névés...
Noms évocateurs: Puy Ferrand, Cacadogne, Puy de Barbier et descente sur le col de la Croix Morand.
Nous courons le plus possible sur de petites sentes pas trop compliquées, mais étroites, d'où le risque de s'emmêler les pinceaux, entre 1500 et 1800 m. Tout est beau, il fait très chaud, nous sommes aspirés par le calme céleste, loin du foutoir de ce soi-disant village mondial, qui nivelle tout par le bas, qui oublie la vertu du "local", qui s'agite en tout sens, atteint de la maladie de Parkinson, devenue un dogme.
Pourquoi déifier les ordinateurs quand on peut savourer cette nature ?



Alpages, sous-bois, grosse chaleur et pas d'eau; vision de crêtes et falaises sur des dizaines de kms de profondeur.
Nous courotons gentiment sans trop de problème, aucun arrêt et Christophe -gros mangeur- n'a même pas l'occasion de grignoter une barre. A la Croix Morand, certains espèrent un arrêt bières à la terrasse mais la direction de la course néglige ces aspirations populaires (trop de perfides touristes attablés).
100 mètres plus loin, à l'écart de cette foule morbide, nous stoppons 10 minutes pour se restaurer quelque peu...

Et puis ça repart comme 14, nous dévalons vers Mont Dore, désuète petite ville thermale où Stéphane et moi avions déjà sévi; arrêt dans les WC publics pour remplir les bidons et nous remontons raide vers le Capucin. Là, je commence à fatiguer; un large abreuvoir entouré d'arbres nous attend, nous nous asseyons 10 minutes et je m'endors.
Le bruit des sacs me réveille, la patrouille reprend sa route par une toute petite piste qui nous mène 400 m plus haut sur le sommet du Puy de Sancy (1885m).
Une vue grandiose nous projette 80 kms plus loin , bien derrière l'arrivée de demain. Tableau à vous donner la chair de poule, devant lequel l'âme me montait à la gorge, comme disait Théophile Gauthier.



En moi-même, je me disais , pour paraphraser François H. "Moi, Président Dictateur, j'obligerais tous les citoyens à gravir de telles montagnes." Sauf qu'à ce moment, on ne serait plus seul et qu'il faudrait pratiquer la plongée sous-marine.
Bref... Descente perpendiculaire à la ligne sommitale, hautes herbes, maclottes, quelques gamelles, progressivement une mauvaise prairie très humide et arrivée au pied du cirque du Sancy , à la Fontaine Salée. C'est beau c'est féérique et fatigant. Becky gargouille dans le ventre et dans la tête la chaleur? Le train diminue un peu, ce qui me permet de souffler.
Arrivée à Chareire (Picherande), plein soleil, auberge - restaurant -gite.
Mais d'abord s'enfiler une bonne dose de bière, parmi une bruyante bande de motards, les rois du bitume.

2ème Jour Chareire-Dienne 54 kms
Cette seconde journée représente un longue transition entre le Sancy et le Puy Mary, 54 kms de montagnes russes sous les 1000 m d'altitude.
Contournement du lac Chauvet, suivi d'une succession infinie de prairies chaotiques, de sentiers, de fermes isolées, de burons au bout de nulle part, de vaches Salers musclées et pétantes de santé.



Clôtures en lignes droites à perte de vue, multiples échaliers ou passages à plat ventre sous les barbelés; d'immenses pâturages, des marécages autour des abreuvoirs et pas un chat dans la nature. Il faut donc courir et la patrouille s'y emploie. Mes nombreux arrêts pour photographier notre nouveau domaine ne m'aident pas à coller au train et lorsque, vers 13h, nous descendons dans le gros bourg de Condat j'en ai subitement ma claque et décide de lever le pouce pour rejoindre l'arrivée.
Les autres me persuadent qu'il me faudra encore plus de temps qu'à pied, arrêt de 20 minutes pour grignoter, je somnole, je réfléchis dans le vide, me demande si la rivière qui coule a la nostalgie de sa source et quand tout le monde se lève, je fais de même et nous repartons pour une très longue montée vers Lugarde. Nous ne courons plus et, si la fatigue persiste, le moral revient.
Le plateau du Limon s'étend à l'infini, aux multiples variantes de verts qui japonisent le paysage; la vue n'a plus de limite.
Traversée de prés parsemés d'un gigantesque troupeau de juments, toutes suitées de poulains de même âge, paresseusement vautrés au soleil; j'aimerais presque être à leur place.

Descente sur Dienne, notre point de chute.
Nuitées réservées au gite communal par l'intermédiaire du maire, qui oublia de faire suivre.

Pas de place mais des employés dégourdis jettent quelques matelas au sol dans l'infirmerie, murs blancs, pas de mobilier, aucun matériel médical, la porte bloquée par nos matelas ne s'ouvrant que de 30 cm.



Au restaurant " L'Epicerie ", c'est complet alors qu'il n' y a pas un chat. Les tôliers nous filent quelques mauvaises bières sur le bord du trottoir et deux bouteilles de pinard que nous emporterons dans notre casbah.
Que ceux qui passeront par Dienne, évitent à tout prix ce troquet peu accueillant; le problème, c'est qu'il est aussi difficile de trouver un cafetard à Dienne que des oasis au sud de Ouarzazate.
Remontée au gite...
L'employé a trouvé de la salade, du saucisson et a dilué l'aligot des autres convives pour pouvoir nous servir. C'est sympa, mais un peu trop de plaquante purée à mon gout, elle termine dans l'assiette de Christophe.
Bernard me fait la morale "Comment veux-tu avoir des forces , si tu ne manges pas? Je vais être trash avec toi... j'ai commencé à me disputer avec X, quand il a arrêté de suivre mes conseils."
OK, reçu 5 sur 5, mais ça ne passe quand même pas...
Dans notre cellule de prisonniers, le pastis passera mieux
Perçage de cloches, pastis, rigolades, pastis etc...

3ème jour : Dienne- Le Falgoux : 35 kms
Après cette nuit dans un tel bivouac, plus tard les palaces les plus luxueux paraitront insupportables. C'était bien...
Remontée sur les puys: de Peyre Arse, Batailloux et Mary.
Volupté de cet infini, mais nous ne courons plus, la marche rapide suffit en elle-même, les pastels de couleurs m'enthousiasment, mais pour moi, presqu'aucune odeur, même pas celle des copains. Il fait chaud, je trempe ma casquette dans le moindre abreuvoir, tout le monde s'amuse mais nous parlons peu...
Le sommet du Puy Mary étant encombré de touristes boiteux, séniles, hauts talons, Harley Davidson, nous le contournons pour arriver au col où c'est encore pire. Presque honteux, nous remplissons nos gourdes en catastrophe et décampons le plus vite possible de ce lieu de perdition...

Une très très longue crête nous fait miroiter deux larges vallées, des mondes imaginaires; je voudrais ne plus jamais redescendre. Nous passons au Pic de la Tourte et ses pentes que nous avions traversée sous la neige, l'an dernier.
Christophe boite, de plus en plus, je me paie le luxe de l'attendre. Bernard prétend évoque que ça pourrait se passer dans la tête et qu'il faudrait l'opérer du cerveau. On rigole...
Ensuite dévalée sur Le Falgoux et tout est fini. Les deux restos sont complets alors qu'ils sont encore vides, nous trouvons une petite épicerie pour faire le plein en victuailles et autres bières et rejoignons le camping-refuge et son tenancier ivre de 08 à22 heures pour oublier le stress du farniente...
Avant de passer la nuit avec une vieille jeune fille et un autiste désarçonnant, nous allumons un feu de bois et devisons longuement, nos canettes à la main, pour sentir grandir en soi un vide amical...

Fin

PS : 8 jours plus tard, Bernard s'inscrit hors délai au "120 bornes célestes", s'engage à fond et termine à une magnifique 4ème place...

PPS : à l'arrivée, il vide péniblement une bière, je lui propose un seconde qu'il refuse. Et je le paraphrase "je vais être trash avec toi, si tu ne suis pas mes conseils..."

PPS : l'opération de Christophe a réussi. Dimanche, tout seul il s'est enfilé 12 heures de talus non stop, 7000 m D+

GALOPINADES EN TOUT GENRE

Accoucher c'est un peu comme courir un marathon …

Et oui … Il parait qu'accoucher par voie basse, c'est un peu comme courir un marathon. Vous imaginez mon plaisir, lorsqu'Amélie m'a annoncé cela il y a quelques mois. Waouw. Evidemment me dit-elle, pour toi un marathon ce n'est pas grand-chose ; mais pour moi c'est un beau challenge. Ni une ni deux, je saute dans mes chaussure de futur-papa-parfait (enfin … Papa² puisque nous avons déjà une adorable tête bouclée blonde à la maison) et me mets à l'entrainement. Car oui pour moi la grossesse c'est un acte de couple solidaire.

La conception, à deux : évidemment. La grossesse, à deux : pas d'alcool pendant 9 mois. [Ndlr : euh … au final j'aurai tenu … 2 semaines!? ☺]. Et pour l'accouchement, ce sera à deux. Il faut que je sois au top pour ce marathon. Amélie ne se voyant pas se lancer dans un programme d'entrainement spécifique alors qu'elle est enceinte, c'est moi qui mets les bouchées doubles. Et quand je vous dis les bouchées doubles ce n'est pas pour rire : 2.486km courus en 9 mois et 55.800m de D+ (vous verrez que cela a sa petite importance au final). Prêt pour mettre au monde notre petite Graine de Sésame !
Ensuite, chemin faisant, et certainement de par son goût d'aventure, Amélie commence à me parler d'un autre voyage … l'Everest. Car accoucher en mode Marathon, c'est bien ; mais cela n'est possible qu'avec péridurale. Sans la petite piqure magique, l'effort s'apparente(rait) à une ascension de l'Everest, avec ou sans oxygène, je ne saurais vous dire. Oh Oh me dis-je, voilà qui commence à être franchement excitant. Non pas que le marathon soit une activité banale de mon quotidien, quoi de presque. Par contre l'Everest, là, ça me parle vraiment. Changement de stratégie d'entrainement donc, et vous voyez que l'accumulation de dénivelé prends ici tout son sens pour le coureur des plaines que je suis.

Les jours et les semaines passent, les rendez-vous avec notre Sherpa s'enchainent (lisez « gynéco »), Amélie s'arrondi et je m'affute. On prévoit une fenêtre météo pour la dernière semaine du mois de juin ; je campe au camp de base en permanence, prêt à enfiler les crampons à tout moment. Dernier créneau possible pour la tentative du sommet : le 2 juillet 2017. Après il sera trop tard … Et nous devrons basculer sur un sommet plus raisonnable : Mont Césarienne. Le verdict tombe finalement le vendredi 30 juin … les conditions ne sont pas optimales cette fois-ci : pas d'Everest ; pas de Marathon. Ce sera donc le parcours de repli Césarienne programmée au lundi qui suit.

Déception, évidemment … pour Amélie surtout qui aurait tant aimé faire cela le plus naturellement du monde. Déception du papa, dans une moindre mesure certainement. Toutefois passer de l'Everest ou du Marathon à l'équivalent d'un jogging de 10km, vu comprenez mon désarroi de coureur d'ultra.
Mais qu'importe car au final, ce n'est pas le plus important. Le vrai plaisir, c'est l'après-course, quelle qu'elle soit, les retrouvailles au camp de base ! Et pour nous l'immense bonheur de serrer Clémentine dans nos bras aux premières lueurs de ce lundi 3 juillet 2017 … Plaisir, Plénitude, Fatigue, Fierté, Soulagement, Appréhension, Bonheur, et toute la palettes des sentiments merveilleux que l'on peut vivre dans de tels instants. Une fois de plus, plutôt que la manière ou l'objectif, c'est le fait d'être ensemble qui importe. L'après plutôt que le pendant. Ça ne vous rappelle pas le bel esprit de certaines courses ? Oh oui nous étions bien … on est bien … nous serons bien.

Oh, on m'appelle ! C'est l'heure de la tétée. Je vous laisse, j'ai 3 princesses à cajoler. A+

CORSICA RAID



Une première expérience pour moi en tant que raideur et non uniquement trailer.

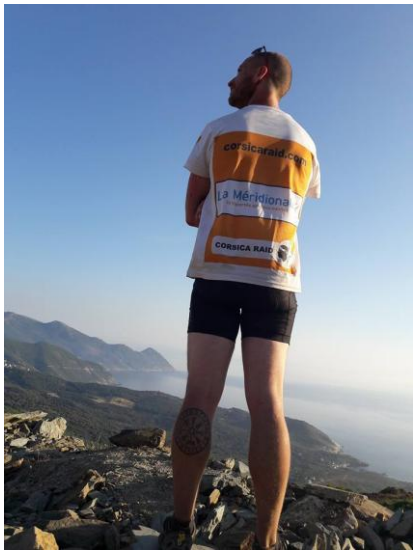
Enchaîner les épreuves cap, vtt, kayak et canyoning pendant 5 jours et ce sans casse matériel et quasi pas de bobos c'est tout bon.

J'ai eu régulièrement des pensées pour la famille évidement, pour les amis restés en Belgique et qui me soutenaient par messages , pour Stéphanie Blockx engagée sur une version non stop de 5 jours de raid (sans son "Vas-y, fais toi confiance, t'es super capable de le faire " je n'y serais pas allé) et Jean-Damien Schenkelaars qui est sur un ultra bien particulier et qui m'avait également fait rêver lors des soirées à raconter les aventures de raid.



Que dire hormis que l'on a pris notre pied, que nous revenons avec des images plein la tête, que nous avons fait de belles rencontres tout au long de ces 5 jours d'effort.

Je pense que je le referai. Une préparation physique à peaufiner, une préparation et une gestion matos à régler, bref il y a encore du boulot.



Un grand merci à Marie-Pierre Bastin et Virginie Humblet d'avoir pensé à moi pour faire partie de l'équipe et de m'avoir supporté tout au long de ces 5 jours d'effort. Merci à Christophe Assailly pour ses conseils et les moments de discussions.

Merci aussi à Freedom2go, a Twogo, la Bijouterie Kuypers et bnpparibafortis pour le sponsoring.

A bien vite.

Rwin (N.A.)



COUP D'POUCE

Pour ceux qui y étaient, lors du 120km Céleste, une sympathique équipe de 4 jeunots dont faisait partie Renaud Godefroid, le fils de ..., était présent ... mais pourquoi ?

Renaud : « A l'IHECS, mon école de journalisme/médias, on réalise un mémoire médiatique. J'ai décidé de me lancer dans un reportage, avec 3 autres étudiants. Pour l'allier à ma passion et parce que je pense qu'on assiste à un phénomène de société qui mérite de s'y pencher, le thème est l'ultra-trail. Quant à l'angle, on essaiera de comprendre ce qui anime les coureurs d'ultras, et comment cette discipline à la base alternative et marginale est dans un moment charnière de son existence vers une démocratisation/mercantilisation.

Qu'est ce qui explique ce succès ? Bref, on va rencontrer un tas d'intervenants, et vertèbrer cela autour d'un suivi de course d'un coureur belge sur la CCC (ce qui apportera une dimension sympathique, humaine et un climax). Un certain Julien Libert. La CCC permettra d'illustrer pas mal de choses au niveau de l'engouement populaire.

Notre condition d'étudiant et notre école nous demande de nous financer grâce au crowdfunding. Donc si le coeur vous en dit, vous pouvez même nous soutenir en faisant un petit don 😊

Si ça vous dit, voici un lien avec plus de détails, et puis on peux toujours en parler autour d'une Céleste : https://fundihecs.koalect.com/project/7810

Merci à vous et voici une petite présentation générale de notre projet. »

Renaud

BORNES

TO BE ALIVE

2003
Lancement de l'UTMB

4 320
Nombre d'ultra-trailers en Belgique

7 000
Nombre de participants aux courses de l'UTMB

2000s
Essor du trail

92
Nationalités représentées à l'UTMB

+ DE 42 KM
Distance d'un ultra-trail



NOTRE PROJET

Cherchez dans votre dictionnaire une définition de l'ultra-trail, vous n'en trouverez pas. Si nous devions vous en donner une, elle serait la suivante : l'ultra-trail est une course se déroulant dans la nature sur de longues distances (+ 42 km, distance d'un marathon), avec des dénivelés souvent extrêmes.

L'ultra-trail est une discipline encore largement méconnue du grand public et complexe à comprendre d'un point de vue extérieur. Néanmoins, la pratique connaît une croissance exponentielle depuis le début des années 2000. Au sein de cette communauté, on peut distinguer des profils très différents pour chacun des coureurs : ils ne courent pas pour les mêmes raisons, dans les mêmes courses et de la même manière. On observe qu'un marketing se crée autour de l'ultra-trail, mais que, dans le même temps, des courses beaucoup plus marginales et très loin de la recherche du profit sont organisées. Notre objectif, c'est de suivre la course la plus emblématique de la discipline : l'Ultra-Trail du Mont-Blanc (UTMB).

Là-bas, nous rencontrerons des participants à ce mythe du trail. Entre amateurs passionnés et stars de la discipline, nous essayerons de comprendre les raisons qui poussent ces coureurs à se lancer dans une aventure si particulière et unique. Au-delà de cela, nous souhaitons vous faire comprendre les multiples facettes de ces courses inouïes, qui attirent les curieux du monde qui les entoure, les assoiffés de rencontres et/ou les personnes en quête d'eux-mêmes.

L'UTMB se tiendra du 28 août au 3 septembre 2017. Pour mieux vivre l'événement, nous serons mobilisés sur place dès le 26 août, et jusqu'au 9 septembre. Outre le déplacement jusqu'à Chamonix, nous devons payer le logement ainsi que la nourriture durant une dizaine de jours.

Par ailleurs, durant toute l'année, nous avons parcouru la Belgique afin de couvrir un maximum de trails différents. Les frais occasionnés par ces déplacements sont compris dans notre estimation. Ces éléments constituent le gros de notre budget, mais pas son intégralité.

Comme vous avez pu le voir dans la vidéo, nous utiliserons un drone et d'autres types de matériels de captation, afin de vous proposer des images de qualité. La location/l'achat de tout ceci est évidemment importante et représente aussi un coût non négligeable. Au-delà de ça, une certaine somme est consacrée à la communication. Cela vous semble flou ? Dans cette catégorie, on compte principalement une part des contreparties, ainsi que les moyens de communiquer en France et dans la montagne (talkie-walkie, carte SIM, GPS de randonnée), car l'équipe sera scindée en deux pour couvrir un maximum de moments durant la course.

Quel que soit le montant que vous versez, il nous sera d'une grande aide et nous vous remercions. Suivez-nous sur les réseaux sociaux pour obtenir toutes les évolutions de notre projet et les actualités de la discipline.

L'EQUIPE

Renaud Godefroid



Quelqu'un de l'extérieur, Renaud se sent bien dans les milieux sauvages, épargnés. Cette connexion, additionnée à un désir récurrent de mouvement, l'a tout naturellement porté vers le trail, qui est devenu pour lui un moyen d'exploration plus poussée que la randonnée. Passionné, il pourrait vous en parler des heures. D'autres passions inépuisables comme l'avide gourmandise de découvertes culturelles sous tout format donnent un peu de répit à ses jambes. On l'estime souvent comme quelqu'un d'ouvert, curieux, instinctif, très peu friand de systématismes et calme. Cette fois, pour notre reportage, il sera du côté de la capture du réel des coureurs, plutôt que parmi eux. Renaud se chargera principalement de la prise de son.

Sarah Moran Garcia

Sarah, est passionnée d'image et d'esthétique. Quand elle en avait encore le temps, elle dessinait énormément et ambitionnait d'ailleurs de devenir «créa» dans une agence de publicité. La passion ne grandissant guère durant ses études dans le domaine, elle a vite changé de cap pour le journalisme. Elle écrivait déjà beaucoup lorsqu'elle était plus jeune, entre nouvelles, exercices d'écriture automatique et chroniques. Cest donc naturellement qu'elle a voulu en faire son métier. Mais un nouvel intérêt n'a cessé de croître au fil des années : l'audiovisuel. Ses sujets favoris n'ont pas changé, quant à eux : elle rêve de voyage, de grands espaces, de peuples reculés, d'animaux dans leur état naturel. À l'avenir, elle souhaiterait réaliser des reportages animaliers, anthropologiques et scientifiques. Elle est le côté administratif de l'équipe. Et sur le terrain, elle sera camerawomen



Merlin Brohez



Depuis toujours, Merlin préfère les chemins sinueux des flancs de montagnes à la platitude des bords de mer. Bien qu'il ne soit pas spécialement attiré par la performance physique dont font preuve les coureurs d'ultra-trails, Merlin ne recule jamais devant une bonne randonnée montagneuse. C'est d'ailleurs avant tout l'idée de se retrouver au cœur des Alpes, caméra à la main, qui le motive pour le projet. Parce que Merlin est aussi un passionné d'images. Bien que ce soit plutôt récent, il a à cœur d'expérimenter afin de s'améliorer dans ce domaine. Merlin déborde généralement d'idées en tout genre. Idées qui sont d'ailleurs à l'image de ses blagues : il cite toutes celles qui lui passent par la tête et, de temps à autre, il y en a une de bonne. Dans notre projet, Merlin sera à la fois cameraman et monteur. Bref, il sera du côté technique.

Sebastien Paulus

Trois fois par semaine au moins, Sébastien fait du sport, que cela soit du football, de la course ou du tennis, il se maintient en forme. Quand il ne le pratique pas, il le regarde ! Il n'y a pas un week-end sans grand match, pas une semaine sans grand évènement sportif. Impossible d'en rater un, car il pourrait manquer un moment historique. Du coup, lorsque Renaud a proposé ce sujet, il a immédiatement été attiré comme un aimant. Son objectif est très clairement de donner de la visibilité à une discipline qui le mérite. La dimension humaine de ce sport impressionne : la communauté constituée autour de l'ultra-trail est unique et invraisemblable. Elle mérite que l'on s'attarde sur elle. Du coup, il participe à ce projet avec son énergie, son envie de mieux comprendre ces personnes et d'en mettre plein les yeux à tout le monde. Sur le terrain, Sébastien sera avant tout preneur de son.



RAID EDHEC 2017



*L'aventure débute en Octobre dernier quand **Victor** me propose de composer une équipe pour participer à la 24ième édition du Raid EDHEC. Le concept est plutôt simple : Alpes Maritimes et arrière-pays niçois - raid multisports - team de 3 personnes - 5 jours - 200 km - 8000 m D+ - orientation à la carte. Son beau-frère **Lionel** (tout de même finisher de l'IronMan de NICE) sera le troisième larron de la bande. C'est comme cela qu'est né l'équipe « Li Carolo èt ses deux boulè lidjeux ».*

L'épreuve se déroule durant le long week-end de l'Ascension soit du 24 au 28 Mai 2017. Nous arrivons la veille à NICE. Une petite balade nocturne sur la promenade des Anglais plus tard, nous sommes dans notre chambre d'hôtel pour un dernier check du matos obligatoire. Bien que la liste ne soit pas énorme, nous devons cependant embarquer pas mal de choses avec nous et nous sommes limités à un poids total de 13kg par personne.

J1 : St-André-les-Alpes -> Braux

Nous nous rendons dans les locaux de l'EDHEC pour le check matos et administratif. Nous laissons nos VTT qui seront chargés sur une remorque de l'organisation. Ouf, tout est OK. Nous profitons alors d'un bon petit-déjeuner offert à tous les participants. Nous voilà ensuite dans le car, en direction du lieu de départ toujours tenu secret. Nous débarquons à St-André-les-Alpes où le départ de la première étape est donné sur le coup de 13:30 heures. Le temps est au beau fixe, le soleil brille, le ciel est bleu et les températures avoisinent les 30°C. Ca va être chaud chaud. Nous voici alors avec nos cartes en main, prêts à affronter le premier trek du raid. Ca commence plutôt fort, 900 m D+ sur 7km. Nous arrivons sur une magnifique crête rocheuse avec un panorama à couper le souffle. Nous suivons cette crête sur plusieurs kilomètres et atteignons le sommet du Pic de Chamatte à presque 2000m. Nous



poursuivons notre travers-tout à flanc de montagne en nous dirigeant vers la transition VTT. Nous profitons de cette transition pour se ravitailler en suffisance. Le soleil tape et il fait vraiment très chaud. Le début du VTT se déroule plutôt bien. On avance vite et on trouve facilement notre chemin. Et là, crac, premier (et dernier) gros souci du raid. Je me plante complètement dans l'orientation, nous dévalons la montagne à toute vitesse et nous loupons la balise du CP5. C'est à ce même moment que ***Victor*** *commence à souffrir de la chaleur et de déshydratation. Il est vraiment dans le dur et a des difficultés à respirer. Nous devons donc rebrousser chemin et se retaper une bonne grimpette afin de rejoindre le CP5. En outre, la barrière horaire se rapproche et nous devons presser le pas. Ca commence fort pour un premier jour. Finalement, une sieste plus tard, nous repartons vers l'arrivée à Braux que nous rejoignons dans les temps. Le moral est au beau-fixe et les difficultés n'auront pas eu raison de notre bonne humeur. Nous profitons du repas sur la place du village puis filons monter notre tente au bivouac. La nuit sera bonne.*

J2 : Braux -> Entrevaux

Nous débutons cette seconde journée sur le vélo. Même à 07:00 heures du matin, le mercure avoisine déjà les 25°C. La journée va encore être chaude. Une longue grimpette plutôt roulante nous permet de se mettre en jambe. C'est le jeudi de l'Ascension après tout. Nous entamons une superbe descente ultra-rapide vers la transition trek. Les bénévoles sont au petit soin pour les participants et les ravitos sont des festins. Nous faisons le plein d'énergie et nous mettons en chemin. Je fais une petite erreur d'orientation mais nous décidons de se taper la descente à travers le maquis d'une superbe ravine qui nous emmène dans une espèce de jungle dans le lit d'un ruisseau asséché. La suite du parcours trek se poursuit sans embûche et nous avançons à un bon rythme. Nous récupérons nos VTT quelques kilomètres plus tard. Nous profitons de cette transition et d'un arrêt chrono pour se refaire la cerise. Il fait vraiment très chaud. Nous quittons le ravito puis nous tapons un portage de plus d'une heure où nous poussons nos vélos d'épingle en épingle dans une pente raide à crever sur une petite trace type GR. Nous arrivons au prochain CP où les autres concurrents nous rejoignent en roulant paisiblement. Ils ont emprunté une piste de 4X4 qui contournait cette difficulté. Va falloir revoir l'orientation VTT.



Après avoir dévalé une descente de folie, nous arrivons au départ de la portion Rafting (non-chronométré). Nous effectuons une descente de 6km sur le Var et nous débarquons à Entrevaux où une course d'orientation de mémoire nous attend au sein même de la Citadelle perché 250 mètres plus haut. Nous arrivons parfaitement dans les temps et profitons de la rivière pour se rafraichir. Nous montons ensuite le bivouac. C'est là que nous faisons la connaissance de la Team Panasonic Belgium de ***Bernard****,* ***Fred*** *et* ***Yves****. Nous passerons de super moments avec eux durant toute la suite du raid.*

J3 : Entrevaux -> Bouyon

Le réveil sonne à 03:45 heures car le départ de cette troisième journée sera donné en nocturne à 05:00 heures. Les frontales scintillent dans la nuit et nous entamons une ascension longue et raide vers le CP1. Nous arrivons au sommet 900 m D+ plus tard avec un super levé de soleil. L'organisation nous obligera à faire une légère déviation de l'itinéraire initial pour cause de patous agressifs. Nous récupérons nos VTT

au CP2. C'est une journée à majorité vélo et la route sera longue. Va falloir être attentif à ne pas jardiner et se taper des kilomètres inutiles. Nous apprenons de nos erreurs des jours précédents et tout se passe à merveille. Après s'être tapé une longue, très longue ascension en plein cagnard, nous sommes récompensés par un super sentier en balcon avec un panorama magnifique. Nous sommes rejoints par la Team Panasonic au CP5 et effectuons une partie du dernier tronçon trek du jour en leur compagnie. Notre progression est rythmée par les blagues de ***Bernard****. Nous arrivons au sommet de la dernière côte et apercevons pour la première fois la Méditerranée tout au loin. Il ne nous reste plus qu'une grande descente caillouteuse pour arriver au bivouac au village de Bouyon. Après s'être lavé dans la fontaine du village, nous nous retrouvons au bistrot du village pour la réhydratation. Nous recevons un message d'encouragement de notre éditeur en chef préféré, merci* ***Chapi****.*

J4 : Bouyon -> Vence

Cette 4ième étape du raid sera résolument la plus chaude. Le départ est donné à 09:00 heures sous un soleil de plomb et une chaleur déjà étouffante. Le départ est donné toutes les minutes et les premiers au général démarrent au début. Un trek nous emmène dans le village voisin où nous récupérons nos bécanes (CP1). Alors que nous sommes en chemin vers le CP2, toutes les équipes de tête nous dépassent car tout le monde s'est perdu sauf nous. Nous avons économisé



un détour de 20 minutes. Ca nous fait tout bizarre de progresser parmi les équipes de « machines ». Une longue descente hyper-rapide sur piste nous amène au pied d'un GR bien technique et pentu juste comme il faut. S'ensuit alors un long portage d'environ ¾ d'heure avec le vélo sur les épaules à travers les (gros) cailloux. Nous nous dirigeons vers le col de Vence et mis à part des pierres, il n'y a rien. Nous sommes en plein soleil et il est presque midi. Qu'est-ce qu'il fait chaud à caretch comme on dit chez nous. Heureusement, nous trouvons un coin d'ombre au col et nous profitons de l'arrêt chrono pour se ravitailler. Nous déposons nos VTT et poursuivons en trek. Nous devons nous taper un superbe à-travers tout dans la broussaille à cause d'un chemin qui n'existe plus. Aie, ça pique. Plus tard, nous montons au CP4 où nous avons une vue majestueuse sur Vence et la Méditerranée. C'est tout bon, on se rapproche de la grande masse bleue. On court quelques kilomètres avec ***Axel****, le speaker de l'évènement, qui nous raconte des blagues. On arrive à Vence où la dernière épreuve de la journée nous attend à savoir le biathlon. A notre grande surprise, nous remportons cette épreuve grâce à un tir de 14/15 et une tour de pénalité de folie furieuse de* ***Victor****. Nous endossons par la même occasion le maillot rouge qui récompense chaque jour le « vainqueur » d'une section définie. Nous profitons de cette dernière soirée sur le raid pour aller boire un pot au camping tout proche du bivouac avec la Team Panasonic et deux équipes lilloises.*



J5 : Vence -> Nice

Il faut bien le dire, cette dernière journée au raid est vraiment plus light. Nous démarrons à 08:30 heures par ordre inversé du classement. Nous avons droit à trois sections de VTT – trek – VTT. Le programme est tranquille et toutes les équipes semblent détendues. On sent la fin du raid. Nous avons droit à une longue portion hors-chrono où nous rejoignons la piste cyclable du littoral. Nous traversons Nice de part en part par la promenade des Anglais sous les yeux

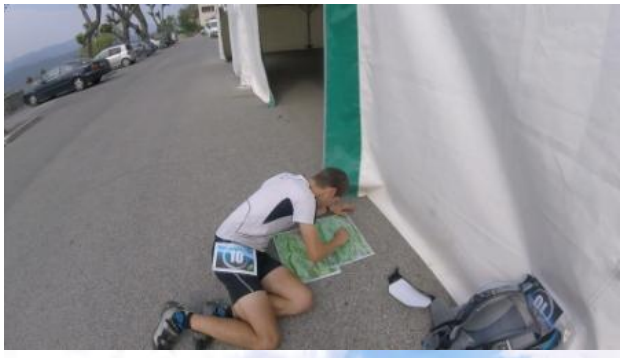
médusés des touristes. Nous atteignons le vieux port de Nice où nous effectuons une portion de 6KM de



kayak de mer. C'est super chouette mais c'est plutôt difficile quand on n'a pas l'habitude. Nous rejoignons ensuite l'arrivée à la colline du château après un dernier « sprint » en côte, à fond, debout sur nos pédales. Et voilà, nous sommes arrivés au bout de ce raid EDHEC après 34:20:32 d'effort.



Pour conclure, c'était vraiment une super aventure à reproduire de toute urgence. J'ai passé cinq jours formidables avec deux équipiers plus qu'exceptionnels.
C'était notre premier raid et nous étions donc les « touristes » du bazar. Mais nous avons su évoluer de jours en jours et apprendre de nos erreurs. Se retrouver ainsi face au mur, c'est un fameux gain d'expérience et nous aurons appris énormément de choses.
*Merci à **Ti Punch** de nous avoir dirigé vers cette super épreuve, c'était juste parfait. Merci aussi à **La Grosse** pour ses conseils d'avant-course.*
*Mais surtout, un énorme MERCI à **Vic** et **Lio**. Vous êtes deux machines les gars. On était bien !*







Concours Saxopholie - Réponses

10 petites questions :

1. **Il y avait sur le parcours 2 bancs prétendument honnis par BDW. Qui est BDW et pourquoi peut-on penser qu'il honnit ces bancs ?**

   - **Il s'agissait bien de Bart de Wever qui ne se serait certainement jamais assis sur ces bancs sur lesquels on peut lire « ETAT BELGE » gravé sur le dossier. Un de ces bancs se trouvait aux environs des ruines de Château Thierry et un autre à la Montagne de Sosoye.**

2. **Combien de marches comporte l'escalier qui vous a permis de sortir de la Merveilleuse ?**

   - **J'avoue ne pas les avoir personnellement comptées mais d'après Robert, qui nous a très gentiment permis de traverser sa grotte, il y a 120 marches pour sortir de la grotte.**

3. **Quel numéro de téléphone fallait-il composer pour prévenir Ores ?**

   - **Au km 106, sur le chemin entre le Ravel aux Draisines et la Molignée, vous suiviez une conduite de gaz. ORES vous recommandait d'appeler le 0800/87.087 en cas d'odeur de gaz. Vous pouviez aussi facilement trouver ce numéro sur le site d'ORES si vous ne l'aviez pas noté en passant.**

4. **Le ravito surprise vous cachait quelque peu la Chapelle « Jésus Consolateur ». De quelle année date cette chapelle ?**

   - **1902, sur le fronton, mais le ravito surprise s'était bêtement installé devant . J'avais aussi repris cette indication sur OSM.**

5. **La photo 1 ci-contre a été prise sur le parcours, à quel kilométrage officiel ?**

   - **Cette belle loupe se trouvait juste à droite du parcours, dans la montée après le ruisseau de Belvaux, km 14,8.**



Photo 1

6. **La photo 2 a aussi été prise sur le parcours, même si ce n'était pas facile à voir. A quel kilométrage officiel ?**

   - **Question vicieuse je l'avoue. Parce qu'il fallait se retourner dans la descente vers l'Eglise de Bouvignes – km 69,5 - pour voir cette petite grotte et son balisage facétieux.**

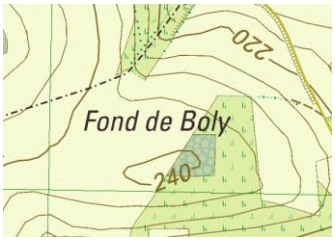


Photo 2

7. **En balisant, j'avais indiqué en bleu le 100ème kilomètre du parcours. Avez-vous remarqué quelque chose de spécial ?**

   - **Quand j'ai balisé le tronçon après la ravito 4, j'ai ajouté cette indication quand j'ai vu la borne 100 sur mon GPS. Mais j'avais une ancienne version des bornes sur le GPS et donc le 100ème km n'était pas au bon endroit ! Il était en fait aux environs du km 99,2.**

8. **Un Céleste se cache sur le plan de la course en UTM 31 627270E 5572121N. Qui ?**



   - **Il s'agissait bien de Boly.**

9. **La photo 3 a été prise à environ 250 mètres du parcours. A quelle altitude ?**



Photo 3

   - **Tous ceux qui sont montés en voiture au ravito 3 n'ont pu manquer ce superbe champ de coquelicots au bas de la route de Blocqmont. Quasi à l'altitude de la Meuse, 90 mètres donc.**

10. **A quelle date le Baron Maurice de Bonhomme est-il mort ?**

   - **Le 10 janvier 1907. La croix se trouvait juste après le Ravito 2. J'avais noté dans le roadbook « *fallait tirer plus vite que le lapin* » … Amusant car lors d'une reco avec les propriétaires du bois traversé avant le ravito, j'ai appris qu'à cette époque, c'est bien le lapin qu'on chassait sur les talus de la Lesse.**

Il n'y avait pas de règlement mais j'offre une bouteille de Céleste à ceux qui ont partagé leurs bouts de réponses sur le forum

UNE CÉLESTE DÉCOUVERTE

LORS DE CHAQUE NUMÉRO, NOUS NOUS INTÉRESSERONS DE PRÈS À UN(E) COUREUR(SE) CÉLESTE.

20 QUESTIONS POUR TOUT SAVOIR.

PLACE À : **LULU**



1. **TON IDENTITÉ ?**
   SCHOEFS Lucien, né le 18 octobre 1945, marié, 2 enfants, 4 petits-enfants et 2 arrière-petites-filles.

2. **COMMENT ES-TU ARRIVÉ EN CÉLESTIE ?**
   Quatre années de foot en provinciale puis 5 années de handball en D2 (chaque fois en équipe réserve comme gardien de but). Le club de hand étant dissous je ne savais pas rester inactif et sur les conseils d'un copain je me suis mis à la course à pied. Quelques éditions du Challenge Delhalle début des années 90. Je suis arrivé en Célestie lors des premiers 100 KM, » Les Gladiateurs de l'an 2000» je ne sais plus comment (le temps passe…) peut-être que Le Sage m'en avait parlé.

3. **TON MEILLEUR MOMENT « CÉLESTE » ?**
   J'en ai quelques-uns : l'arrivée du Trail du Petit Ballon en Alsace où à un Km de l'arrivée je me fais rattraper par les débaliseurs qui prennent en charge mon sac et où je découvre une aire d'arrivée vide, plus de barrières Nadar ni de banderoles ou calicots, juste deux chronométreurs et mes copains Célestes très inquiets de mon sort. L'arrivée de la CCC à 6Hrs du matin assez déserte également, je dois slalomer entre les échoppes qui s'installent pour le marché. Un indien qui offrait du thé me demande si je vais bien (et pourtant je termine bien droit). Mais le meilleur moment est la dernière édition de l'Ultra Tour de Liège que je cours le jour même de mes 70 ans. A l'arrivée je suis fêté comme je ne l'ai été dans ma famille (ovation, cadeaux, gâteau). Moment inoubliable et je dis à P'ti Lou que vous êtes ma seconde famille.

4. QUE FAIS-TU LORSQUE TU NE COURS PAS ?

Je suis pensionné d'où la phrase inévitable « tu as le temps, tu ferais bien ceci ou cela » dite par les enfants ! Jusqu'au début de cette année, j'exerçais la fonction d'officiel en athlétisme. Je pratique également la marche à pied, je vais bientôt me recycler dans les marches ADEPS, là, je suis certain de terminer la boucle !!!

5. TON ÉQUIPEMENT PRÉFÉRÉ ?

Je n'ai aucune préférence quant à une marque. J'ai difficile de me défaire de mes vieux équipements et il m'arrive de courir avec des chaussures recousues. Comme j'ai des problèmes de dos, je cours « léger », un petit sac à dos, une poche à eau d'un litre et quelques barres énergétiques. Le plus souvent je reviens avec les trois quarts.

6. LA CÉLESTE ATTITUDE, C'EST QUOI ?

On vient de se quitter il y a à peine un mois et c'est comme si l'on retrouvait de vieux amis perdus depuis des années. En quelques mots : accueil, chaleur, sourire, amitié, solidarité.

7. DES PROJETS CÉLESTES ?

J'ai un projet très dur à accomplir pour moi et certains comprendront : m'entrainer sérieusement pour enfin terminer une course au long cours. Dans un court terme, on se revoit au Trail du Pays de Herve, il n'y a « que » 32 KM.

8. TA CÉLESTE SEMAINE, ELLE RESSEMBLE À QUOI ?

Je suis donc pensionné, c'est ainsi que j'ai pris la charge de sacristain de semaine à l'église de Herve (ouverture et fermeture des portes, organisation lors d'enterrement, mariage, concert, etc). J'ai une journée bien réglée : lever à 08H00, coucher vers 22H30.

9. TA COURSE DE RÊVE ?

Une course à laquelle participeraient mes enfants et/ou petits-enfants, genre raid avec épreuves diverses et variées ainsi qu'un bivouac.

10. TU PENSES À QUOI QUAND TU ES EN PLEINE SOUFFRANCE ?

Paradoxalement, je trouve que j'ai de la chance de me trouver là où je suis alors que d'autres souhaiteraient être à ma place (malades, blessés, PMR). Je pense également à deux Célestes si souriants et trop tôt disparus Ric 50 et Frenchie. Je suis sûr qu'ils m'encouragent à faire encore un peu de chemin.

11. TU VIENS D'OÙ ?

Je proviens d'une petite famille habitant Herstal (près de Liège). Un père indépendant en peinture bâtiments, une mère au foyer et un frère plus âgé. J'ai fait du scoutisme jusqu'à mon service militaire puis j'ai rencontré mon épouse au mariage de sa soeur ainée. Toute ma carrière professionnelle s'est déroulée dans la même entreprise (Fiberglass) en tant que technicien dans le département Contrôle de Qualité. J'habite Herve depuis 1973.

12. TU MANGES QUOI ?

Ne sachant (n'aimant) pas cuisiner je ne suis pas difficile et je mange de tout sans aucune préférence si ce n'est de temps en temps une moules/frites. Je suis plutôt sucré que salé.

13. TES HOBBYS PRÉFÉRÉS ?

Des hobbys de grand-père, la lecture, les mots croisés, la visite de la famille, peu de TV.

14. TU VOUDRAIS VIVRE OÙ ?

Dans le sud de la France (pour le climat et la langue), un chalet à proximité des bois.

15. PLUTÔT MONTAGE OU MER ?

Je suis plutôt forêt. Une fois que je suis dans les bois je renais : ah sentir leurs odeurs, admirer leurs couleurs et apprécier le silence ! Et comme je suis un peu introverti je me compare volontiers à un vieux sanglier solitaire.

16. UNE DEVISE OU CITATION PRÉFÉRÉE ?

« Celui qui n'a pas voulu quand il le pouvait. . . ne pourra pas quand il le voudra. »

17. 5 TRUCS QUE TU AIMES ?

- L'amitié
- La famille
- Les desserts
- Les ballades dans les bois
- Le calme revenu après le départ des petits-enfants

18. 5 TRUCS QUE TU N'AIMES PAS ?

- La grossièreté
- La mauvaise foi
- L'intolérance
- La paresse
- L'automobiliste qui te colle au cul !

19. UN DISQUE, UN LIVRE, UN FILM ?

J'aime la chanson française (Brel, Ferrat, Reggiani, Delpech), j'ai apprécié le concert des « Vieilles Canailles » à la TV. Je vais tous les quinze jours au Bibliobus et j'en reviens avec des romans policiers.

20. UN TRUC QUE TU VOUDRAIS DIRE ?

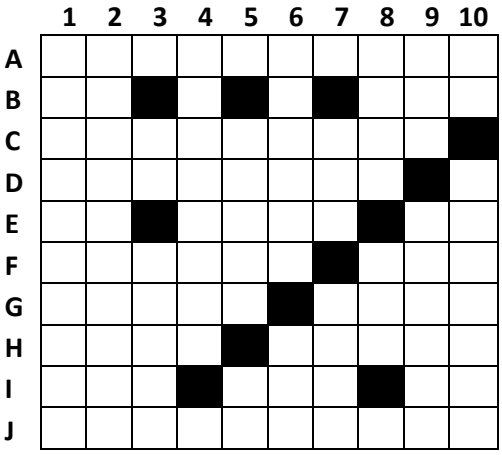
Je voudrais vous dire merci. Merci pour tout ce que vous m'apportez, c'est en étant parmi vous que je garde et entretiens ma joie de vivre et mon entrain. « C'est en étant avec des jeunes que l'on reste jeune » !

CÉLESTE GAME

Madness vous invite à vous « casser la tête » sur le célèbre Céleste Game !
Et la traditionnelle mais au combien convoitée … bouteille de céleste (75cl) pour celui qui remportera le jeu.

Le règlement, on le rappelle pour ceux qui n'ont pas suivi ☺ :
1. Il suffit de remplir les grilles ☺
2. Et de l'envoyer à l'adresse mail : gocc@lescoureurscelestes.be .
3. Vous avez jusqu'au 31 août 2017 pour répondre.
4. Inutile de vous presser car il y aura un tirage au sort avec, nous l'espérons, toutes les bonnes réponses. Le nom du gagnant sera publié dans le prochain mag.

Good luck ☺ et Mister Magouille veille ☺



Horizontalement.

A. Délire de Merca et sa bande
B. Aluminium – Pronom personnel
C. Attaches
D. Cartographe céleste –
E. Quelqu'un – Elément de questionnaire – Oui moscovite
F. Précises – Monnaie bulgare
G. Vagabonder – Réjoui
H. Poèmes lyriques – Vieille voiture
I. Noua – Pied de vigne – Tour Operator
J. Affichettes

Verticalement.

1. Bactérie alimentaire
2. Transfèrerait sa propriété
3. Signalé en rouge et blanc – Classai
4. Noirceur
5. Palper – Cuivre au tableau
6. Elevées – Support de balle
7. Tzigane – Enlèvement
8. Nouer – Grande mare
9. Pronom personnel – Sainte du circuit monégasque
10. Auxiliaire conjugué – Haltes bienvenues sur les trails



PROCHAIN NUMÉRO

SEPTEMBRE 2017

Editeurs responsables : P'tilou et Chapi